

Le Courrier du Mémorial

Avril 2020

N°35

Bulletin de liaison des Amis du Mémorial Alsace-Moselle

SOMMAIRE

- 1 Éditorial
- 2-3 Nous étions des Malgré-nous
- 4-9 Les cafés d'histoire
- 10-11 Le rallye de l'AMAM 2019
- 12-13 La page du Mémorial
- 14-21 Paul Valot
Directeur général des services
d'Alsace et de Lorraine
pendant l'entre-deux-guerres
- 22-31 L'odyssée des 1500 de Léon
Breitel
- 32-41 DOSSIER :
Rodina : 37 déportées
soviétiques résistantes en
Lorraine
- 42-49 1940 : Une page de l'Histoire
de France déchirée en deux.
Le Mémorial Alsace-Moselle
et l'Europe de la paix
- 50-51 Le convoi XX : MALINES-
AUSCHWITZ. La terreur nazie
en Belgique (suite)
- 52 Les morceaux choisis de
Joseph Wimmer :
Testament d'un Inspecteur
primaire
- I à IV Blasons des communes
adhérentes à l'AMAM
-
- I à IV Fiches Pédagogiques :
Comprendre la spécificité de
l'histoire de l'Alsace à travers
le vécu de la famille Pfaadt à
Bischwiller.

Devoir de mémoire, travail d'histoire.

« Commémorer c'est évoquer le passé, pour parler de leur futur commun aux hommes du présent. »

Patrick GARCIA

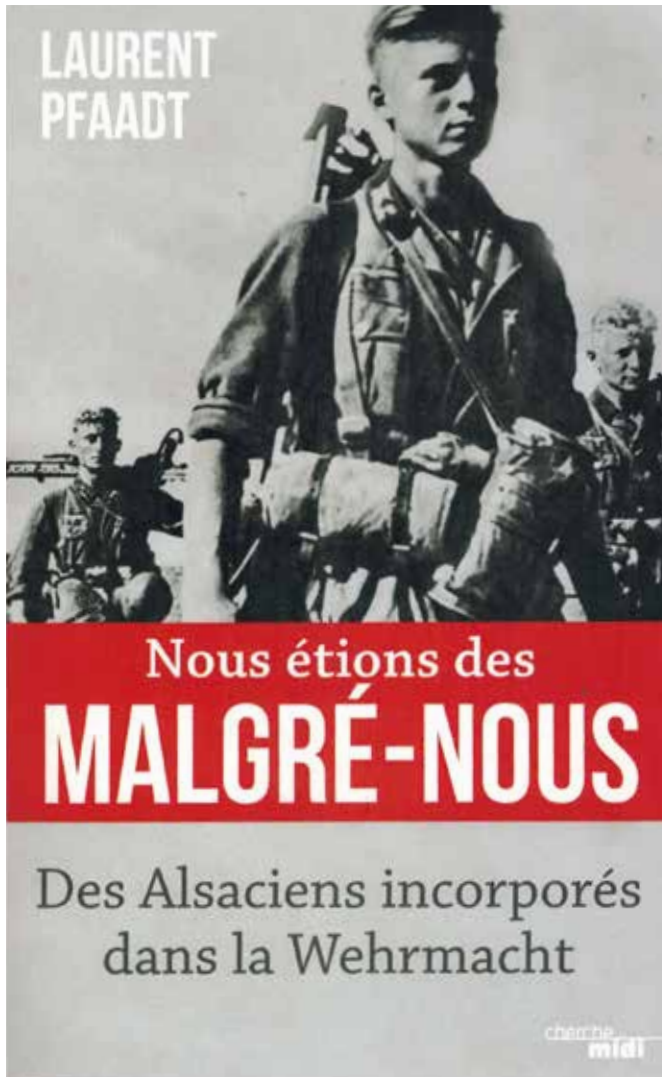
En février dernier, à la Médiathèque protestante de Strasbourg, une exposition « Adélaïde Hautval, l'éthique contre la barbarie » retraçait le combat de cette héroïne de la résistance dans des camps nazis de déportation et d'extermination de femmes juives. Médecin psychiatre, elle a volontairement partagé la vie des déportées, s'efforçant de soulager leurs souffrances et refusant de participer aux expériences médicales sur des prisonnières utilisées comme cobayes... La même semaine Simone Polak, rescapée de Birkenau, racontait les camps aux lycéens de Jean Monnet pour transmettre aux élèves « l'indispensable devoir de mémoire ». À Sélestat, Bernard Veit, fils d'un résistant assassiné, évoque devant des collégiens préparant le concours du CNRD (Concours National de la Résistance et de la Déportation) l'indispensable solidarité entre les morts et les vivants. En même temps les élèves des collèges Jean Macé de Mulhouse et Robert Schuman de Saint-Amarin préparent des expositions sur les résistants alsaciens Laure Diebold-Mutschler et Marc Winterberger pendant que les élèves allemands de la section Abi-Bac de Ludwigshafen visitent le Mémorial Alsace-Moselle, chemins de l'Europe... sans oublier l'association « Pèlerinage Tambov » qui prépare le prochain voyage pour l'entretien des sites d'inhumation des victimes de l'incorporation de force...

Ces quelques exemples, parmi des centaines, montrent l'implication de nombreuses personnes, enseignants et éducateurs — mais pas uniquement — pour attirer l'attention sur les dangers du racisme, de l'antisémitisme et des fascismes de toutes natures... Comme si l'on voulait prendre la relève au moment où il faudra bientôt enseigner la Shoah, la Résistance ou l'Incorporation de force sans témoins. Mais malgré toute cette mobilisation, l'indifférence gagne du terrain ; la montée des populismes en Europe se fait très doucement, et même de façon très « démocratique », comme Hitler était monté au pouvoir à l'époque. La place du nazisme dans la culture mémorielle des Allemands est devenue tellement grande qu'il s'est installé une forme de « routinisation » (Martin Sabrow, historien, dans Le Monde du 28 janvier 2020). Des responsables des lieux de mémoire liés à la Seconde guerre mondiale s'alarment de l'attitude d'une partie des visiteurs séduits par la rhétorique d'extrême droite. C'est vrai en France et particulièrement en Alsace où régulièrement des cimetières juifs ou des synagogues sont profanés. C'est encore davantage vrai en Allemagne où l'extrême-droite décomplexée et violente revient en force et pousse certains racistes à passer à l'acte. Ces attentats montrent la fin du tabou nazi. « Le diable frappe à la porte. Il n'est pas pressé. Il attend. Il est là » constate P. Coquis dans les DNA du 9 février 2020. Face à cette situation, la « culture mémorielle » de notre pays est à un tournant majeur et, face à la poussée des forces antidémocratiques, les mémoriaux comme le nôtre ne sont pas seulement des lieux de souvenir mais doivent devenir des lieux de vigilance. L'action politique et l'éducation ont là un dur combat à mener car, comme le constatait le président Macron lors de la commémoration de la libération d'Auschwitz-Birkenau, « le travail des historiens n'est pas terminé ; il est sans doute sans fin ». ■

Marcel Spisser, 19 février 2020

LAURENT PFAADT

Nous étions des Malgré-nous



**Trois Alsace.
Trois guerres.
Trois générations de Guillaume
Pfaadt décimées par les combats.**

Alors que le patriarche se souvient des conflits armés de 1870, ses fils Henri et Charles s'affrontent dans les tranchées de 1914, de part et d'autre du même champ de bataille ; Guillaume, lui, se bat contre la Russie tsariste, et Eugène, le benjamin adoré, est sacrifié.

La génération suivante subit la guerre de 1939-1945 et le nazisme, et voit le fils aîné de Guillaume enrôlé dans la Wehrmacht puis expédié sur le front russe. Pendant ce temps, dans la petite ville de Bischwiller, les femmes inquiètes observent le défilé des uniformes, doivent se plier aux restrictions allemandes et attendent en vain

des nouvelles des leurs.

Dans ce récit haletant, Laurent Pfaadt retrace la saga de sa famille où la petite histoire côtoie la grande.

Quelques mots de l'auteur, Laurent Pfaadt...Une enquête de plus de vingt ans.

L'idée de ce livre commence avec le tableau d'une rivière dans le couloir de l'appartement de mon grand-père et un récit oral. Aucune photo, aucune lettre. A suivi cette enquête de plus de vingt ans, débutée avec le voyage en Russie réalisé avec mon grand-père Jean et mon père Guy sur la tombe de mon grand-oncle Guillaume (voir épilogue de l'ouvrage). Je les avais précédés de quelques semaines afin de bâtir, avec de jeunes Russes et Allemands, dans la forêt de Tambov, un monument aux Malgré-nous morts là-bas.

Ce voyage dans les tréfonds de la mémoire ne s'est jamais interrompu. Et s'achève aujourd'hui avec ce livre. Lentement, mes recherches ont assemblé les pièces d'un immense puzzle allant des derniers feux de l'armée tsariste aux affres de l'épuration, en passant par Verdun, le front de l'Est, le procès de Nuremberg ou Auschwitz, des plaines alsaciennes aux camps des deux grands totalitarismes du 20^e siècle, de Berlin à Harvard, de Minsk à Dresde. Cette enquête a plongé dans les archives de la Wehrmacht, celles des camps soviétiques, dans ces lettres restées cachées dans des malles familiales pendant plus d'un demi-siècle, dans les écrits transmis de génération en génération, et dans ces mémoires partiellement effacées par le temps.

Tout cela dessine l'histoire d'une famille ordinaire dont les membres, bien malgré eux, ont été confrontés, sans y être préparés, à des circonstances extraordinaires, le plus souvent broyés par cette grande « roue de l'histoire » pour emprunter les mots de Soljenitsyne. La petite histoire y côtoie la grande. La poésie alsacienne dialogue avec les monuments de la littérature des XIX^{ème}, XX^{ème} et XXI^{ème} siècles.

Enfin, *Nous étions des Malgré-nous* est aussi le récit poignant d'une femme, Stéphanie, spectatrice impuissante d'une histoire qui va s'acharner sur les siens. Car c'est elle d'une certaine façon le personnage principal du récit. Elle qui était prête à négocier avec ce monstre froid qu'est l'Histoire, à toutes les compromissions idéologiques, peu importe que l'Alsace soit allemande ou française j'en suis persuadé, tant que cela préservait ses proches.

Pourquoi avoir écrit ce livre ?

Pour permettre aux générations suivantes, celle de mon fils de huit ans, de se souvenir lorsque les derniers témoins viendront à disparaître et leur transmettre les armes pour éviter que cela ne se reproduise à nouveau. Pour éviter, en ces temps d'immédiateté et d'amnésie collective, que cette mémoire familiale et à travers elle, celles de tous ceux qui ont sacrifié leur vie, ne tombe dans l'oubli.

Pour offrir, dans une mondialisation désincarnée où tout va très vite et se voit remplacé quasi immédiatement, le temps de la réflexion sur ce que nous avons été et sur ce que nous devons être.

Pour donner une voix à ceux qui ne sont plus là.

Et s'il n'y avait qu'une seule raison à ce livre ce serait finalement de permettre à Jean, ce grand-père que j'ai aimé plus qu'un père, de devenir, sous mes mots, immortel même s'il l'est déjà pour moi. Mais, aujourd'hui, j'ai voulu qu'il le soit également pour tous les lecteurs de ce livre. ■

L'auteur, cadre de la fonction publique territoriale, Laurent Pfaadt est déjà l'auteur de nombreux ouvrages, dont une biographie de Charles de Gaulle et une de Simone Veil. Il vit aujourd'hui dans le Lot. Éd. du Cherche Midi 2020- Collection « Document » 19€ - 304 pages (140x220)

Voir aussi les fiches pédagogiques p.I à IV.

ATLAS HISTORIQUE DU RHIN SUPÉRIEUR DER OBERRHEIN : EIN HISTORISCHER ATLAS

Odile Kammerer © L'Alsace - Thierry Gachon



Un atlas original vient de paraître aux Presses universitaires de Strasbourg : une histoire des voisins pour le meilleur et pour le pire ou/et une histoire de la frontière entre trois pays, la France, l'Allemagne et la Suisse du paléolithique jusqu'à nos jours. Cet atlas, fruit des recherches d'une trentaine d'historiens, de géographes, d'archéologues français ou allemands sous la direction d'Odile Kammerer, professeur honoraire à l'UHA (Mulhouse) offre à un large public quelque 50 cartes fabriquées par Benjamin Furst, cartographe au CRESAT (Centre de recherches sur les économies, les sociétés, les arts et les techniques), laboratoire de l'Université de Haute Alsace. La frontière que peut être ou ne pas être le Rhin constitue le fil rouge de l'enquête qui se déroule en trois parties. Tout d'abord, depuis le paléolithique jusqu'au XVIIe siècle, le Rhin s'écoule au cœur d'un même espace politique et culturel. Puis l'arrivée de Louis XIV en Alsace et les traités de Westphalie de 1648 marquent l'invention du Rhin-frontière qui, en séparant et en opposant, transforme le Rhin supérieur en champ de batailles. Enfin, après le drame de la Seconde guerre mondiale, se met en

place non sans difficultés, l'histoire des ponts, des passerelles, des projets communs. Les cartes jouent un rôle central en révélant des phénomènes qu'un texte ne peut traduire. La grande complexité historique de l'espace rhénan exclut l'exhaustivité : on trouvera donc dans cet atlas les résultats des recherches actuelles avec des blancs de la carte pour tous les travaux à venir. Les grandes séquences politiques apparaissent mais la richesse culturelle et les dynamiques sociales se reflètent aussi dans des approches originales : les musées ou la gastronomie, la gestion des risques d'inondation, l'éducation franco-allemande, etc. Chaque lecteur peut butiner de carte en carte et grâce aux introductions et notices bilingues découvrir ainsi des pans de « son » histoire qu'il ignorait encore.

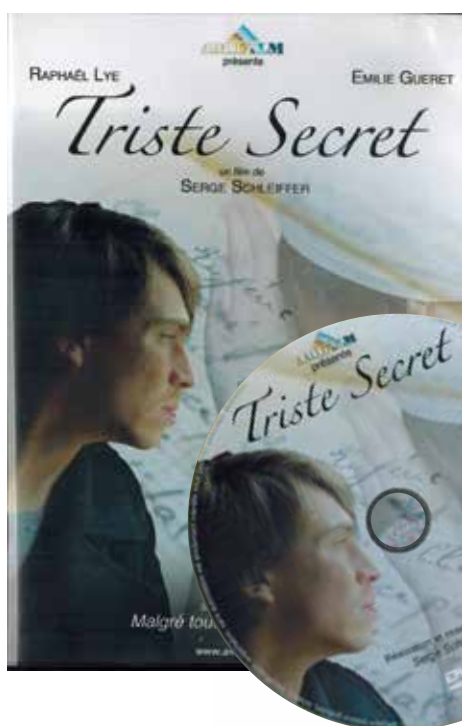
*Atlas historique du Rhin supérieur
Der Oberrhein : ein historischer Atlas
Essai d'histoire transfrontalière sous la direction d'Odile Kammerer
22cm x 32,6 cm, 295 pages, 57 cartes couleur
Prix : 29€*



Les rendez-vous de l'AMAM

À STRASBOURG, LE 7 FÉVRIER 2020

Serge Schleiffer : Le traumatisme post-incorporation de force



Douleur contenue, sentiment d'incompréhension, reproches parfois... le retour à la vie sociale des Malgré-nous au lendemain de la guerre ne fut pas simple. Le discours dominant était alors celui de la Résistance qui alimente les commémorations. L'incorporation de force n'était pas conforme à cette mémoire nationale de l'héroïsme. Ceux qui avaient été contraints de revêtir l'uniforme de la Wehrmacht, voire celui des SS, n'ont plus leur place dans ce monde. Ils se taisent et enferment leurs souvenirs dans la vieille cantine cachée au grenier...

C'est ce traumatisme que raconte notre invité S. Schleiffer à travers l'histoire d'un cas unique. Une fois n'est pas coutume, l'évocation se fait à partir de la projection du film « Triste secret », un film de 90 minutes qui retrace l'histoire vraie de Michel Rietsch.

Été 1946, de retour du front russe, Eugène, un jeune Malgré-nous, rentre dans son village natal situé au cœur de l'Alsace. Suite au décès de sa vieille tante, Eugène s'installe dans sa ferme et devient ainsi le voisin d'une « tondue », une jeune femme qui, depuis la libération, n'avait d'autre choix que de vivre retirée du village, suite à son histoire avec un allemand sous l'annexion. C'est par la force des choses qu'Eugène et la « tondue » seront amenés à se supporter, se côtoyer, s'apprivoiser mutuellement pour s'apprécier et mettre à nu un certain secret... ■



Difficile retour d'un malgré-nous pour le film Triste secret de S. Schleiffer © DNA



Scènes de guerre pour le film Triste secret de S. Schleiffer © DNA

À STRASBOURG, LE 10 JANVIER 2020

Guy Coyard : Le déluge dans les civilisations antiques

Pourquoi donc conduire une réflexion sur les déluges à partir de textes profanes ou sacrés, pour la plupart très anciens, à l'aube du XXI^{ème} siècle ? Peut-être est-ce dû à leur fréquence actuelle à l'échelle locale, phénomènes excessivement brutaux résultant de ce réchauffement climatique dont on parle tant dans les médias par suite des recherches entreprises par le GIEC (groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat) voilà déjà quelques années ; et de fil en aiguille de remonter jusqu'aux déluges premiers révélés par les écrits fondateurs...

Toujours est-il que leur lecture nous permet de connaître et de comprendre la vision du monde qu'ont eue les hommes pendant très longtemps avant que les progrès scientifiques et technologiques ne leur apportent des réponses, au demeurant encore incomplètes, sur leurs

origines réelles. Et quand bien même nous réussirions à éclaircir le comment, force est de constater que nous butons toujours sur le pourquoi. Aussi la métaphysique nous ouvre grand les bras...

Il est proprement stupéfiant de constater que des déluges, aussi mythiques soient-ils, se seraient abattus sur pratiquement tous les continents, affectant ainsi des populations appartenant à des civilisations différentes. L'analyse des textes sumériens, bibliques et coraniques nous fait saisir tout particulièrement les références communes au judaïsme, au christianisme et à l'islam. Ainsi l'histoire de Noé, Nuh pour les musulmans, est contée à la fois dans la Bible et dans le Coran, sans doute inspirée par le premier texte écrit de l'histoire de l'humanité, l'épopée de Gilgamesh. Elle est perçue par deux peuples différents, et à deux époques éloignées de plusieurs siècles ! ■



Arche de Noé d'après la Bible



Arche de Nuh d'après le Coran



► Qui est Guy Coyard ?

Ancien professeur d'histoire-géographie, féru d'antiquité après des études classiques gréco-latines, il s'est, à un moment de sa vie, tout naturellement intéressé à l'Ancien et au Nouveau Testament. Par ailleurs, il voue une passion toute particulière à l'eau de par ses activités halieutiques — c'est un passionné de pêche — et de par l'intérêt qu'il porte aux problèmes s'y rapportant, tels les apports procédant des changements climatiques actuels, son utilisation par les sociétés d'hier et d'aujourd'hui, sans oublier la pollution et ses différents aspects.

Aussi, en 2001, bénéficiant de l'appui de l'IRCOD (Institut Régional Coopération Développement) a-t-il fait produire un film relatif aux problèmes de l'eau dans un quartier populaire et peuplé de Yaoundé au Cameroun, le quartier Nkolndongo. Ce document de 14mn, intitulé « Un confort pour la survie », a été présenté en 2001 au Festival international de Géographie de St Dié.

Rien d'étonnant donc à ce que les déluges locaux dévastateurs l'aient conduit à entreprendre une recherche sur les Déluges ayant marqué les origines de nos civilisations.

Les rendez-vous de l'AMAM

À STRASBOURG, LE 5 NOVEMBRE 2019

Alfred Wahl : Les autonomistes en Alsace, de 1871 à 1939



Alfred Wahl © DNA

Alfred Wahl est Agrégé d'histoire. Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Metz de 1980 à 2003. Chargé de mission au secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants pour la mémoire et les commémorations de 1982 à 1986 puis de 1997 à 2002. Auteur d'une vingtaine d'ouvrages sur l'histoire de l'Allemagne contemporaine, du football et de l'Alsace contemporaine. Nombreux articles dans des revues spécialisées.

Cette histoire des autonomistes alsaciens de 1871 à 1939 n'est pas un simple récit des faits et des revendications de certains Alsaciens voulant obtenir pour la région un statut particulier aussi bien au sein du Reich que dans l'État français et même hors de ces États.

Se plaçant sur le terrain de l'historien professionnel, l'auteur, rejetant tout plaidoyer, analyse les positions et les actes sans à priori, ni jugement de valeur. Pour l'historien, le choix national n'est pas moins légitime que la position autonomiste et réciproquement. Il cherche avant tout à analyser les questions à la lumière de l'esprit, des convictions et des mentalités du temps et de l'histoire longue. Enfin, il insiste sur une réalité capitale : les acteurs du temps qui militaient en faveur d'une forme d'autonomie, voire de séparatisme, partageaient simultanément et normalement une idéologie qui occasionnait des divisions au sein du mouvement au point d'en interdire l'unité. En réalité, l'autonomisme ne constituait pas la préoccupation unique ni même principale chez la plupart des protagonistes. La conception du monde de chacun primait.

Et pour conclure

L'Alsace a bénéficié tout au long des années 1871 à 1940 d'une forme d'autonomie, par le simple fait que l'Etat qui l'a annexée a laissé subsister des parties de la législation existante, aussi bien en 1871 qu'en 1918. Ainsi le Reich allemand n'a pas porté longtemps atteinte au statut religieux et confessionnel hérité de la France en 1871. De même, d'importants pans de la législation concernant d'autres domaines ont été conservés. Il en a été de même pour la République française après 1918. Cette incontestable forme d'autonomie dont jouissait l'Alsace sous le Reich et sous le régime français doit beaucoup au rôle des notables et autres élus de la région, ainsi qu'aux militants de la cause autonomiste.

On peut constater alors qu'il n'est pas fondé de dire que la disposition de ce pouvoir a servi les Alsaciens, c'est-à-dire tous les Alsaciens. Dans le cas de l'autonomie sur le plan religieux et scolaire, une partie de la population, celle qui votait libéral, démocrate ou à gauche subissait la volonté du camp catholique. Il va de soi que cette population non liée au catholicisme n'avait aucun intérêt à l'existence de cette autonomie. En toute logique, elle a pris des positions nationales, en particulier après 1918. Dans ce cas précis, l'autonomie a été une revendication de la majorité locale, celle qui voulait pérenniser le statut religieux et scolaire ancien, c'est-à-dire le parti catholique. Et lorsque ce dernier a pris conscience que l'État national ne porterait plus atteinte à ce statut, il a diminué la pression sur le gouvernement. Et à l'évidence, cet objectif n'allait nullement dans le sens de la modernité. Ainsi, l'autonomie en matière religieuse et scolaire a conduit à la pérennisation d'un statut conservateur et surtout communautariste. L'on comprend dès lors que tous les Alsaciens n'aient pas adhéré aux revendications d'autonomie lors de cette période précise. ■

A. Wahl

LES CAFÉS D'HISTOIRE DE MULHOUSE 2019-2020

› MARDI 26 NOVEMBRE 2019

18h30, salon de thé Silvist, 23 rue de la Moselle

Philippe Chassaigne, Professeur d'histoire contemporaine à l'université Bordeaux-Montaigne, spécialiste de la Grande-Bretagne

« Brouillard sur la Manche ; le continent isolé » : perspectives britanniques sur leurs voisins européens au XX^{ème} siècle.

Personne ne peut dire avec certitude à quelle date le Times a publié cette « une ». Elle n'en est pas moins emblématique d'un lien particulier au « Continent » qui inverse le rapport insularité / terre ferme - et nourrit l'idée plaisante d'une indéboulonnable excentricité britannique. Au moment où se joue le destin européen du Royaume-Uni, nous reviendrons sur leurs perceptions de leurs voisins, les motivations, les aléas, en prenant en compte les derniers développements du feuilleton « Brexit ».

› MARDI 24 MARS 2020

18h30, salon de thé Tilvist, 23 rue de la Moselle

Sylvain Schirmann, Professeur à l'IEP de Strasbourg, Professeur invité au Collège Europe de Bruges, UMR DynamE (Dynamiques européennes).

Un nouvel élargissement de l'UE est-il encore à l'ordre du jour ?

Les difficultés actuelles de l'UE permettent-elles d'envisager un nouvel élargissement ? Les candidatures ne manquent pas, certaines clairement exprimées, d'autres en revanche espérées.

Si certains États des Balkans souhaitent rejoindre l'UE (Serbie, par exemple), leur adhésion comme le rejet de l'adhésion ne sont pas sans risques. Plus loin, au Caucase, d'autres États caressent le rêve de pouvoir un jour postuler.

Ces perspectives ne concernent pas simplement l'UE. Elles amènent à interroger également les rapports avec l'OTAN et à fortiori la Russie.

› MARDI 19 MAI 2020

18h30, salon de thé Tilvist, 23 rue de la Moselle

Nina Cormier, co-secrétaire fédérale des Jeunes Écologistes

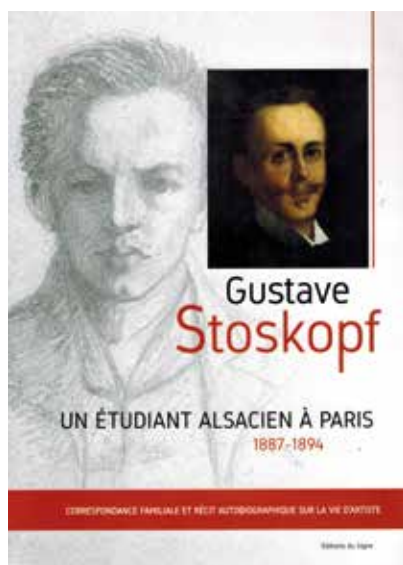
Écologie : le réveil politique de la jeunesse ?

Marche pour le climat, néo-ruraux, élections européennes, les 15-34 ans s'emparent des thématiques de l'écologie politique pour porter leurs espérances en un avenir meilleur. Il faut dire que les jeunes subissent de plein fouet l'accumulation des politiques libérales (pollution partout, sclérose des institutions démocratiques, secteur de l'emploi peu sécurisant et paysages sacrifiés). L'écologie paraît comme une issue désirable et apaisée au marasme ambiant. On en parle ?

Les rendez-vous de l'AMAM

À STRASBOURG, LE 29 NOVEMBRE 2019

Nicolas Stoskopf (Université de Haute-Alsace) et Pierre Rézeau (CNRS) :
Gustave Stoskopf, un étudiant alsacien à Paris (1887-1894) :
Les enseignements d'une correspondance familiale.



N. Stoskopf : Qui est Gustave Stoskopf ? Il est connu surtout comme peintre dans la 2^{ème} partie de sa vie et aussi comme auteur dramatique (cf. « D'r Herr Maire ») ; il est moins connu comme fédérateur des artistes strasbourgeois, fondateur d'un journal, animateur de soirées alsaciennes dans les années 30.

Notre livre est basé sur la correspondance de

ses années d'études à Paris avec sa mère : 1887 – 1891 plus quelques autres lettres jusqu'en 1894. Notre idée est de voir ce que cette correspondance apporte à la connaissance historique, laissant de côté l'aspect intime entre mère et fils et la formation artistique ou les mœurs des étudiants des beaux-arts. Le contexte historique est un moment de tension entre France et Allemagne.

La mère a une éducation très soignée, elle est très francophile, républicaine et hostile aux visées allemandes. Pourtant elle est protestante et membre d'une entreprise de tannerie. Gustave est né Français, a fait ses études en allemand et a rejoint la tannerie familiale. Schutzenberger encourage les parents à laisser Gustave poursuivre ses études en France, à Paris

P. Rézeau : Quand Gustave prend le train à Avricourt pour Paris il passe à la « toine ». C'est le français des acteurs en cause : ces gens écrivaient en français, mais pensaient en alsacien ou en allemand. Nous avons pris le parti de corriger les fautes d'orthographe insignifiantes ; mais nous avons laissé les originalités comme « chour » pour jour. On a ainsi un texte très riche sur le passage de l'alsacien vers le français avec des variations comme

« badiner » pour patiner, « un cadeau aux pommes » pour gâteau... Les prépositions sont une réjouissance : en route « sur » la voiture, aller « sur » le Père Lachaise ou s'exercer « sur » la guitare. Mais aussi « prendre adieu » (Abschied nehmen) ou « saucisson de Lyon », incompréhensible pour un non-alsacien...

En fait c'est admirable de voir mère et fils, éduqués en allemand, s'exercer et correspondre en « français » d'Alsace.

N. Stoskopf : L'éditeur demandait : quel argument commercial pour la diffusion du livre ? Si je réponds : la langue, c'est reçu comme nul ! Dans le style de Gustave il n'y a pas de germanophobie culturelle mais seulement opposition politique. Le raidissement du régime allemand culmine en 1888 pour les Français voulant venir en Alsace : ils auront besoin d'un passeport délivré par les instances allemandes. Toutes les remarques de la mère Caroline montrent cette opposition politique, d'une protestante pourtant culturellement attachée aux racines allemandes. Elle raconte une fête de Noël aux allures francophiles et avec les traditions typiquement alsaciennes.

La correspondance montre aussi une certaine docilité des Alsaciens et, ce qui est important, le refus de la revanche. Hostilité au régime allemand et en même temps hostilité à l'idée revancharde ou nationaliste française ou allemande. Et c'est important pour le futur rôle de Stoskopf en Alsace.

Stoskopf raconte son arrivée à Paris : il est reçu par un comité d'accueil alsacien brumathois, des Alsaciens arrivés à Paris avant et après 1870. Il est hébergé par des amis pendant 15 jours avant de louer une chambre. Il visite Paris : les monuments funéraires et quand même le Louvre. Il imite le parler des Parisiens : tout y est « rigolo » ou « épatant ». Il critique la façon des Français de chahuter ! Il découvre les manifs : le 1^{er} mai pour avoir la journée de 8 heures, la versalité politique pro- puis anti-boulangiste. Il pense que les Parisiens ont besoin

d'une révolution périodique ! Paris c'est aussi Sarah Bernhardt, les manifestations culturelles, les échanges alimentaires, y compris depuis l'Alsace. Il passe 3 ans à l'Académie Julian et commente le salon du 2 mai pour les artistes. C'est une mine de renseignements sur la vision de Paris d'un jeune homme.

La naissance d'une conscience alsacienne se fait chez lui dans le milieu cosmopolite de Paris. Il subit des moqueries pour son accent. Sa mère lui recommande d'apprendre un bon français. Il est accueilli à Paris comme un Alsacien qui n'a pas opté pour la France, parce qu'il n'avait pas l'âge pour cela et que sa famille en Alsace était à protéger ! On lui refuse l'entrée aux Arts Décoratifs parce qu'il est alsacien (n'ayant pas opté) et en colère il dit : si j'étais chinois...j'aurais été admis ! Sa mère s'indigne de ce refus qui fait le jeu de la Prusse. On est alsacien avant d'être français ou allemand, dira sa mère en 1888. Le sentiment alsacien est le produit historique de cette situation. Conclusion : si les convictions politiques anti-allemandes prévalent chez Gustave Stoskopf, il réussit très bien son intégration.

La correspondance avec sa mère prend fin en 1891 à la mort de celle-ci. Le livre continue parce qu'il y a quelques autres correspondances. Au printemps 1892 il part à Munich où il a un professeur qui emmène ses élèves dans la nature, alors qu'à Paris il n'y avait aucune influence impressionniste : les élèves étaient seulement confrontés à la peinture de nus ou de scènes bibliques ou mythologiques.

Gustave avait cherché à se faire une carrière à Paris,

mais après un échec il retrouve l'Alsace avec peu de rayonnement possible (manque d'expositions...). Il se tourne alors vers le regroupement des artistes, vers la poésie... Sa formation de peintre est mise entre parenthèses. C'est après la guerre qu'il fait ses portraits de paysans alsaciens, fidèle à sa première manière, et des paysages, héritage de Munich.

QUESTIONS-RÉPONSES

La mère était une personne remarquable et émouvante. Et j'ai été beaucoup impressionné par cette redécouverte qui est à la fois familiale et historique. J'aime bien publier des documents, des relations de 'journal' d'auteurs, de récits... à cause du vécu quotidien qui y transparaît plus encore qu'à travers d'excellentes études historiques. Pour ce livre on a profité du 150^{ème} anniversaire de mon grand-père. Il contient environ 200 lettres, dont un peu plus de la moitié de Gustave.

Charles, le frère de Gustave, malade, collectionne les timbres et demande à son frère de l'approvisionner grâce à ses contacts à Paris. Une partie de ces collections existe encore, mais une partie, la plus précieuse, a été vendue.

À la maison la famille devait parler alternativement allemand (alsacien) et français. Charles, qui écrit en allemand (il était à l'école allemande) reproche le trop grand usage de l'allemand !

Nulle part il n'est indiqué qu'à Paris on se moquait de son nom Stoskopf. ■

Notes R. Kriegel.

► Cinéma : « D'r Herr Maire », premier long-métrage en alsacien



Tourné en 1939 par Jacques Séverac avec les comédiens du Théâtre Alsacien de Strasbourg et la population d'Eckwersheim, le film « D'r Herr Maire » a été diffusé le vendredi 8 juin 2012 au cinéma d'Altkirch.

Fleur du patrimoine alsacien, ce film adapté de la célèbre comédie de Gustave Stoskopf est le premier long-métrage en alsacien (sous-titré en français) de l'histoire du cinéma. Il raconte l'histoire du maire d'un petit village alsacien qui a deux filles à marier. Il pense avoir trouvé pour chacune un mari conforme à son intérêt, mais les deux demoiselles, aidées par une vieille servante qui ne craint pas de dire ses quatre vérités à son maître, parviendront à faire triompher l'amour...

On aura reconnu là le schéma de certaines des meilleures comédies de Molière.

Mais si ce synopsis est universel, le scénario du film est alsacien. Et s'il nous fait découvrir une Alsace de cartes postales qui se situe quelque part entre L'Ami Fritz et les dessins de Hansi, il nous montre aussi des Alsaciens confrontés à l'occupation allemande entre 1870 et 1918, et qui cherchent à définir leur identité. Voilà qui pourrait fournir un point de départ au débat qui sera proposé, à l'issue de la projection, organisée par l'association culture et solidarité d'Obermorschwiller.

Dans *L'Alsace* du 06.06.2012.

Le rallye de l'AMAM 2019

Un escargot pour une principauté... Une ligne bleue si souvent redessinée

14^{ème} rallye de l'AMAM... rendez-vous à Schirmeck. Les participants arrivent progressivement, il fait frais, mais leurs sourires nous réchauffent le cœur... le ton de la journée est donné !

Premier défi : déterminer le lieu de la première étape. La matinée débute par un exercice mathématique, géométrique, tonique, ludique et artistique pour un palindrome vosgien... SENONES. Nous avons tenté l'aventure mosellane l'année dernière, nous voilà partis pour l'aventure vosgienne.

L'histoire de Senones et du pays de Salm est marquée par quatre éléments incontournables : l'abbaye bénédictine, la famille de Salm, l'industrie textile et une frontière si souvent redessinée.

Fondée au VII^{ème} siècle, l'abbaye de Senones fait appel au XII^{ème} siècle à un protecteur. L'heureux élu est Hermann II, comte de Salm. Une lutte s'engage entre les comtes de Salm et les abbés de Senones. Qui du pouvoir spirituel ou temporel l'emportera ! En 1571, deux comtes de Salm s'imposent et deviennent seigneurs de la région au grand dam de l'abbaye. Au XVIII^{ème} siècle, le plus célèbre des abbés, Dom Calmet, reçoit Voltaire lors de son séjour.

En 1805, à l'initiative de l'ingénieur John Heywood, le bâtiment agricole de l'abbaye abrite la première filature mécanique de coton des Vosges. La présence de l'enseigne Boussac rappelle le dynamisme industriel de la vallée. C'est dans ce même bâtiment qu'en 1944 354 hommes ont passé leur dernière nuit avant d'être déportés.

En 1751 est créée la principauté de Salm, une enclave germanique dans le royaume de France. Les deux châteaux de Senones témoignent de ce passé princier. En 1793, Senones est réunie à la France après un accord négocié par les Senonais avec la République française. Entre grandeur, douleur et décadence, une histoire riche pour cette ville nichée dans la vallée du Rabodeau. La splendeur du passé a été ternie par les meurtrissures du temps qui passe et le dynamisme de la vallée cruellement mis à mal par le déclin du textile vosgien, mais les traces de ce passé ne sont pas totalement effacées et méritent le détour.

La pause méridienne nous conduit sous le préau de la charmante école de Moussey. Malgré une météo capricieuse, l'ambiance est conviviale et les participants se prêtent volontiers aux différentes activités et autres défis que nous leur avons concoctés. Nous ne pouvions pas quitter les lieux sans nous arrêter devant le monument aux martyrs, témoin du passé résistant de la vallée des larmes.

D'août à octobre 1944, trois vagues de déportations ont

frappé la vallée du Rabodeau. Quasiment un millier de personnes a été déporté vers les camps nazis.

En écho au chemin des passeurs, nous sommes revenus sur Schirmeck par la route forestière. C'est à Victor Hugo que nous avons pensé en passant le col du Donon. Il aurait été conçu ici même sous un cerisier plein de fruits mûrs... une petite note plus légère et plus poétique après les larmes de la vallée du Rabodeau.

Tradition oblige, la journée s'est terminée au mémorial autour d'un verre de l'amitié et la proclamation des résultats.

Un grand merci au syndicat d'initiative de Senones et à la mairie de Moussey qui nous ont conseillé et accueilli très chaleureusement. Un grand merci à tous les encadrants sans qui rien ne serait possible, un grand merci enfin et surtout à tous les participants qui ont oeuvré à faire du dimanche 8 septembre 2019 une journée agréablement mémorable.

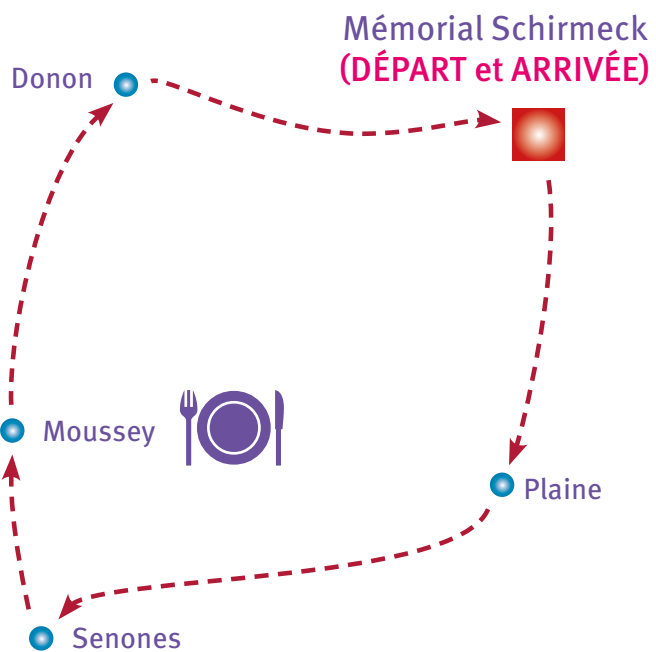
Nous comptons sur vous pour d'autres aventures... ■

Mireille Biret.

« Je vous remercie, Monseigneur, de vous intéresser à ma personne, et vous suis reconnaissant de la tolérance que vous me donnez en m'accordant deux jours pour quitter une principauté dont un escargot ferait le tour en une heure. » Réponse de Voltaire au prince de Salm, Nicolas Léopold, lui intimant l'ordre de quitter l'abbaye de Senones.



À Moussey, le monument de la Déportation.



Étrange ! L'article 49.3 de notre Constitution autorise pourtant l'utilisation des tables et des chaises pendant le rallye.

LE PALMARÈS

1
L'équipe
Jean-Claude
Proton



3
L'équipe
Didier Novais



2
L'équipe
Christian Isaac



LES EXPOSITIONS TEMPORAIRES DU MÉMORIAL ALSACE-MOSELLE

LAURE DIEBOLD, MARIE HACKIN, HÉROÏNES OUBLIÉES

Du 27 janvier au 19 juillet 2020

1038 compagnons de la Libération. 6 femmes. Une Mosellane, une Alsacienne. Mais qui connaît le prénom de ces deux résistantes hors du commun ? L'exposition retrace le destin de ces deux femmes engagées de la première heure contre le nazisme, distinguées de la plus haute médaille de la Résistance française, mais retombées dans l'oubli mémoriel malgré leurs hauts faits de guerre.

Une exposition inédite

Afin de faire connaître deux héroïnes nationales tombées dans l'oubli, le Mémorial Alsace-Moselle a décidé de réaliser une exposition temporaire qui leur est consacrée. L'objectif est de mettre en lumière auprès du public, les parcours de deux héroïnes engagées de la première heure aux caractères affirmés grâce à un parcours scénographique inédit et totalement indépendant de l'exposition permanente, ainsi que des documents inédits.

L'exposition partant du constat de cet oubli général, chaque femme dispose de son espace vous présentant leur vie et les épreuves auxquelles elles ont dû faire face, nous faisant aller d'Alsace en Afghanistan, de Lyon à l'Angleterre, et de Paris au camp de concentration de Ravensbrück.

En visite libre, il est également possible de découvrir cette exposition lors de visites guidées gratuites. Réalisées à 15h, elles durent environ 1h pour 25 personnes maximum sur inscription au mail suivant : mel.alvesrolo@gmail.com. Un catalogue d'exposition est également disponible sur demande au Mémorial.

En partenariat avec l'Association des Amis du Mémorial, une intervention d'Anne-Marie Wimmer, spécialiste de Laure Diebold, est organisée **le 25 avril à 14h30 au Mémorial Alsace-Moselle**.



MÉMOIRES DE TÉMOINS

Du 1^{er} août au 4 décembre 2020

Réalisée en collaboration avec le CETJAD, cette exposition se focalise sur l'histoire des Témoins de Jéhovah de notre région au cours de la Seconde guerre mondiale. À travers des témoignages et des récits inédits, le visiteur pourra appréhender la vie de ces autres Alsaciens-Mosellans durant l'Annexion nazie, ainsi que les répressions qui en ont découlé. En effet, au nom de leur foi, bon nombre de témoins ont refusé l'incorporation de force dans la Wehrmacht, mais aussi de faire le salut hitlérien pour « honorer » le Führer.

Entrée libre.

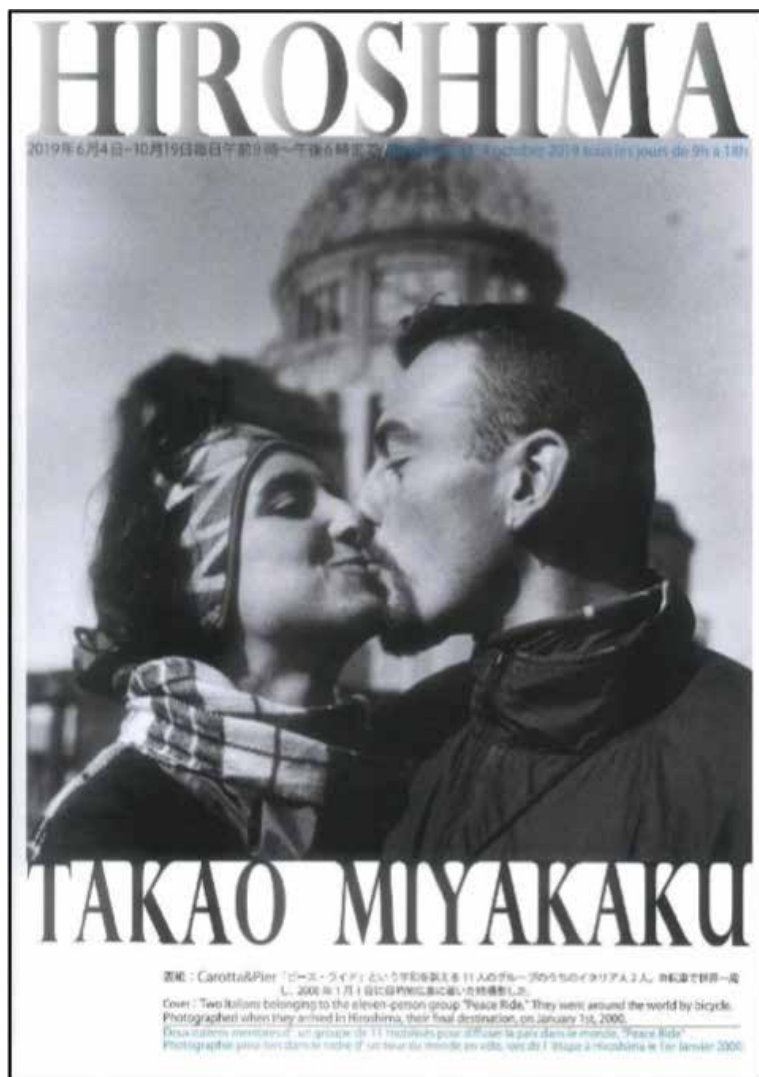
TAKAO MIYAKAKU, HIROSHIMA

Du 14 décembre 2020
au 31 janvier 2021

« Le 6 août 1945 à 8h15. Ground Zero... Sous un ciel bleu azur, l'épicentre de l'explosion, d'un diamètre d'environ 2km, s'enflamme pour atteindre une température allant de 3000 à 4000 degrés ; une mer de feu submerge instantanément la zone et tue 140 000 personnes.

Mon père et mon grand-père sont morts à la gare d'Hiroshima. Ma belle-mère, elle, a été irradiée dans le tramway. Le père de ma belle-mère est mort dans l'explosion et ma mère un an après... Le mariage avec ma femme, maintenant décédée, était un mariage « entre irradiés », nous étions la deuxième génération. Je m'inquiète toujours pour la santé et la vie de mes enfants, eux qui sont de la troisième génération d'irradiés.

74 années se sont écoulées depuis le bombardement. Les guerres se poursuivent dans le monde, l'usage de l'énergie nucléaire s'accroît et les pays détenteurs de l'arme nucléaire ne cessent d'augmenter. Nous avons créé ces portraits, fruits d'une réflexion sur la paix menée par des personnes irradiées durant le bombardement et des visiteurs de l'Atomic Dome, pour exposer ici, à Schirmeck, afin de promouvoir la paix dans le monde ».



C'est par ces mots que Takao Miyakaku décrit cette exposition de photographies réalisées à Hiroshima, devant le dôme, symbole de l'usage de l'arme atomique lors de la Seconde guerre mondiale.

Entrée libre.

Paul VALOT

Directeur général des services d'Alsace et de Lorraine pendant l'entre-deux guerres

Moins connu que les ministres Georges Bonnet et Yvon Delbos, leur contemporain Paul Valot, comme eux périgourdin de naissance, eut pourtant un rôle national éminent et même décisif pour les relations entre la Dordogne et l'Alsace.

Conseiller d'État, directeur des services d'Alsace et de Lorraine, il fut probablement à l'origine du choix du Sud-Ouest comme région d'accueil des évacués alsaciens et lorrains et de celui de Périgueux pour accueillir les services de la mairie de Strasbourg.

Pierre Paul Valot naît le 22 mai 1889 à cinq heures du matin au numéro 5 de la rue de la Halle¹ à Périgueux, de Pierre Auguste Prudent Valot, 29 ans, et de Marie Marguerite Madeleine Irène Léonard, 24 ans. Les parents de l'enfant, dont le prénom usuel sera Paul, se sont mariés à Chalagnac le 12 juillet 1888.

Son père, professeur de mathématiques, est né en 1860 au lieu dit « Gué Taureau », dans la commune de Saint-Secondin, près de Blois, de parents propriétaires rentiers issus de familles vigneronnes. Son grand-père paternel, Pierre Valot, était vigneron à Arcenant, près de Nuits-Saint-Georges, en Bourgogne. Sa grand-mère paternelle, Marie Prudence Thibault, venait d'une famille de vignerons de Garancières, en Île-de-France.

Sa mère est née en 1865 au n° 6 place Marcillac² à Périgueux. Son grand-père maternel, Jacques Léonard, né à Saint-Pierre-de-Côle, était officier d'infanterie³ et chevalier de la Légion d'Honneur. Sa grand-mère maternelle, Marguerite Marcelle Linart, née à Périgueux, était fille du percepteur des contributions directes de Brantôme.

Paul Valot, d'origine périgourdine par sa mère, a donc le bonheur de naître dans une famille socialement établie et financièrement aisée. Aisance financière qui, peu après sa naissance, permet à ses parents d'acquérir une grande maison au 74 de la rue Victor Hugo à Périgueux⁴ où naît en 1894 son frère cadet, Jacques. Cette maison deviendra la maison familiale.

Études

On sait que les enfants d'enseignants réussissent généralement leur scolarité. Le jeune Paul Valot, qui fait la totalité de son parcours scolaire au lycée de Périgueux où son père enseigne les mathématiques, ne fait pas mentir cette règle et se montre excellent élève.

À l'opposé de son père, Paul n'a pas le goût des mathématiques, ni même la fibre scientifique. Ses matières de prédilection sont l'allemand et les lettres. Il suit donc l'enseignement de la série classique, avec latin et grec. Cité chaque année au tableau d'honneur de sa classe, il obtient de nombreux prix et accessits.

Paul Valot obtient le baccalauréat de philosophie en 1906, à 17 ans, avec mention assez bien.

Il quitte alors le lycée de Périgueux pour entreprendre à Paris des études de droit qu'il complète en suivant l'enseignement dispensé par d'éminents professeurs, hauts fonctionnaires et même ministres, à l'école libre des Sciences politiques⁵, rue Saint-Guillaume. Il y noue des relations qui seront plus tard des appuis puissants.

En 1910, à 21 ans, il est licencié en droit et diplômé de « Sciences Po ».

Service militaire et missions civiles

Ses études juridiques terminées, Paul Valot renonce au bénéfice du sursis qui lui avait été accordé et accomplit ses deux années de service militaire à partir du 5 octobre 1910.

Si l'on en croit le signalement figurant sur la feuille de ses états de service, il mesure alors 1,72 m, a les cheveux châtons, les yeux jaune verdâtre, le teint coloré, les lèvres épaisses et le visage rond. Signe particulier : lobe de l'oreille collé.

D'abord 2^e classe au 9^e régiment de cavalerie, une décision ministérielle l'affecte d'office, pour raisons de santé, à la 18^e section de secrétaires d'État-major le 21 septembre 1911.

Il termine ses deux années de service à la 12^e section de

1 - Actuelle rue René Lestin. 2 - Actuelle place Francheville. 3 - À son mariage, il était lieutenant au 68^e de ligne. 4 - Actuel lycée Bertran de Born. 5 - Plus connue sous la dénomination « Sciences Po ».

secrétaires d'État major, et est « envoyé dans la disponibilité » le 25 septembre 1912.

La Première guerre mondiale

Libéré des ses obligations militaires, Paul Valot devient avocat à la cour d'appel de Paris mais n'exerce cette profession qu'un peu plus d'un an avant d'être « rappelé à l'activité » par la mobilisation générale du 1er août 1914 et mobilisé le 3 août 1914.

Il est alors affecté à l'État major de la 48^e brigade d'infanterie comme interprète stagiaire.

Le mois de septembre 1915 sera pour lui une période déterminante.

Le 13 septembre, il passe au 126^e régiment d'infanterie où, le 18, il est promu sous-lieutenant à titre transitoire. Le 25 du même mois, entraînant sa section à l'attaque des hauteurs de Vimy, il est blessé par balle à Neuville-Saint-Waast.

Les suites de sa blessure⁶, grave et handicapante, modi-

fient profondément le cours de sa vie. Désormais grand mutilé de guerre, porteur d'un anus abdominal complet avec une invalidité de 100 %, il abandonne l'idée de fonder un foyer et restera célibataire.

Sa conduite courageuse au front et sa blessure lui valent de recevoir la croix de guerre avec palme puis d'être admis au grade de chevalier de la Légion d'Honneur à titre militaire le 25 novembre 1915.

Un an après sa blessure, le 13 septembre 1916, il est rattaché à l'état-major du 12^e corps d'armée par décision ministérielle avant d'être nommé sous-lieutenant de réserve à titre définitif le 12 mars 1917, puis promu lieutenant, toujours à titre définitif, le 17 décembre de la même année.

Après la signature de l'armistice, il reste encore trois années sous l'uniforme.

En avril 1919, il est nommé directeur de l'Office central de reclassement des démobilisés au sous secrétariat d'état à la démobilisation. Il y fait ses preuves en organisant son service avec succès tout en exécutant une mission à Londres confiée par le gouvernement dès mars 1919.

En août 1919, il est nommé à Berlin, chef de cabinet du général Charles Nollet, président de la commission militaire interalliée de contrôle, qui vise à assurer le désarmement de l'Allemagne conformément aux articles du traité de Versailles. Sa fonction prend fin lorsque le général Nollet devient membre du conseil supérieur de la guerre le 31 octobre 1921.

Il est démobilisé le même jour avec le grade de capitaine honoraire au 126^e RI, titulaire de la croix de guerre belge et de la Military Cross qui se sont ajoutées à la croix de guerre française obtenue en 1915.

Fonctions administratives et missions en Allemagne (1921-1925)

Paul Valot retrouve alors un service civil et entre dans l'administration préfectorale en étant nommé sous-préfet de Nérac, à compter du 31 octobre 1921. Il occupe cette fonction un peu plus de huit mois.

Au début de l'été 1922 il est détaché et mis à la disposition du président du Conseil, Raymond Poincaré, qui l'apprécie et est l'un de ses plus solides soutiens. Commence alors un séjour de deux ans en Allemagne, ponctué de changements de domicile au gré des missions successives qui lui sont confiées.

Le 17 juillet 1922, il est chargé de mission auprès de Paul Tirard, Haut commissaire de la République dans les provinces du Rhin, qu'il sert, en tant que chef adjoint de



*Le sous-lieutenant Paul Valot après sa blessure
(Collection Philippe Ganeman-Valot)*

6 - Plaie transfixiante à l'abdomen ; double fistule intestinale.

cabinet⁷, successivement à Coblenz, à Düsseldorf et à Spire.

En avril 1923 il est nommé chef de la mission « presse et information » de la présidence du Conseil dans la Ruhr. Il est à Coblenz lorsqu'il est promu officier dans l'ordre de la Légion d'Honneur, au titre du ministère de la Guerre, par décret du 13 juillet 1923.

Il rentre en France à la fin du printemps 1924 pour devenir le 15 juin, chef de cabinet civil du ministre de la guerre qui est alors André Maginot. Puis, nommé secrétaire général de la Gironde, à compter du 2 août 1924, il est mis en disponibilité aussitôt pour devenir délégué supérieur interallié pour la province du Palatinat.

Les Services d'Alsace-Lorraine

Tandis que Paul Valot effectue ses diverses missions dans la Ruhr et le Palatinat, les gouvernements successifs sont aux prises avec la transition destinée à transformer le *Reichsland Elsass Lothringen*, en trois départements insérés dans le cadre administratif français, le Bas-Rhin, le Haut-Rhin et la Moselle.

Les organismes chargés de conduire cette assimilation connaissent des fortunes diverses : au Service général d'Alsace-Lorraine créé à Paris en novembre 1918 succède en mars 1919 à Strasbourg le Commissariat général de la République dirigé d'abord par Alexandre Millerand puis, lorsqu'il devient président du Conseil, par le haut-commissaire Gabriel Alapetite.

Privé des pouvoirs législatifs de l'ancien *Reichsland*, le Commissariat général ne dispose plus, après le départ de Millerand, que de crédits détachés du budget de chaque ministère car, en juillet 1920, le budget de l'Alsace-Lorraine, jusque-là autonome, est soumis à la ratification du Parlement avant d'être supprimé.

La reprise en main de l'administration d'Alsace-Lorraine, avec ses transferts de compétence vers les ministères, l'élimination des fonctionnaires allemands et les baisses de ses crédits est vécue par une partie de la population comme une atteinte au particularisme local et suscite la naissance d'un puissant courant autonomiste en Alsace.

La victoire du Cartel des gauches aux élections françaises de mai 1924 va changer la donne. Le haut commissaire Alapetite, démissionnaire, est remplacé par Henri Cacaud, « Haut-commissaire intermédiaire » jusqu'à ce que la loi du 15 octobre 1925 mette fin à l'existence du Commissariat général.

La direction générale des services d'Alsace-Lorraine

La Direction générale des services d'Alsace-Lorraine lui succède.

Cette administration nouvelle est créée sous le gouvernement Painlevé, sur proposition de Georges Bonnet⁸, par un décret du 7 octobre 1925⁹. Paul Valot est nommé à sa tête avec le titre de « Directeur général à la présidence du conseil » et un traitement annuel provisoire fixé par décret à 30 000 F avant d'être porté à 40 000 F le 13 février 1926.

Il est alors âgé de 36 ans.

Étant placé sous l'autorité immédiate du Président du Conseil, son poste est plus technique que politique.

M. Paul Valot est nommé directeur général des services d'Alsace et de Lorraine

Autres nominations

Le président du Conseil vient de soumettre à la signature du Président de la République un décret nommant aux fonctions de directeur général des services d'Alsace et de Lorraine, institués par la loi du 29 juillet 1925, M. Paul Valot, délégué supérieur interallié dans le Palatinat.



M. Paul VALOT.

M. Antony, actuellement directeur de l'Intérieur au commissariat général de Strasbourg, est nommé directeur du service central d'Alsace et de Lorraine, à Paris.

M. Charléty, recteur de l'Université de Strasbourg, est maintenu au service de la direction de l'Instruction publique.

M. Laucher demeure chargé de la direction des Cultes et M. d'Estournelles de Constant, de celle des Assurances sociales.

Le service du Statut du personnel et des Pensions est confié à M. de Mody, sous-directeur au commissariat général.

M. Cacaud, commissaire général par intérim, sera appelé à bref délai à d'importantes fonctions.

7 - À compter du 1er novembre 1922. 8 - Georges Bonnet était sous secrétaire d'état à la présidence du Conseil. 9 - Journal officiel du 10 octobre 1925.

D'emblée, cette administration nouvelle et le choix de Paul Valot pour la diriger entraînent en Alsace une contestation mêlant scepticisme et sarcasmes, que le sénateur Frédéric Eccard, pourtant francophile convaincu, traduit en ces termes :

« Ces services ont été établis sans que l'on se fût assuré auparavant les ressources budgétaires qui leur sont nécessaires [...]. Quels que soient les mérites du haut fonctionnaire qui a été appelé à diriger les nouveaux services, il est certain que l'expérience qu'il a acquise à Berlin, dans la Ruhr et dans le Palatinat ne saurait remplacer la connaissance des affaires d'Alsace et de Lorraine. Ne nous avait-on pas promis que le futur directeur général serait choisi parmi les personnes qui sont au courant des choses de notre pays »¹⁰

La nomination de Paul Valot et les réactions qu'elle suscite le confrontent à trois défis d'importance : organiser son service sans ressources financières ni locaux attribués, comprendre le particularisme local de l'Alsace-Lorraine qui lui est étranger, faire accepter aux populations alsaciennes et mosellanes l'adaptation de leurs institutions locales au régime administratif français.

Organiser la Direction générale

Les débuts de la Direction générale sont difficiles par manque de moyens financiers et humains mais aussi par manque de locaux.

Elle se met pourtant en place grâce à des mesures de fortune, en particulier une décision financière exceptionnelle qui lui accorde des crédits provisoires. Faute de mieux, les services parisiens emménagent dans l'immeuble occupé par la Direction des Beaux-Arts.

Après deux déménagements et de nombreuses péripéties, ce n'est qu'en 1927, deux ans après sa création, que la Direction générale peut fonctionner normalement, avec des effectifs aux attributions bien définies, dans ses propres bureaux.

Dans sa forme définitive, la Direction générale des services d'Alsace-Lorraine est composée d'un Service central, situé au Grand Palais à Paris, et de services locaux à Strasbourg.

Le Service central comprend le Cabinet du Directeur général et les premier et deuxième bureaux, qui se répartissent les différentes attributions : travaux législatifs, contrôle et coordination des affaires préparées par les services locaux, liaisons avec les ministères pour les services qui leur sont rattachés.

Les services de Strasbourg sont ceux de l'ancien Commissariat général qui n'ont pas été rattachés à un ministère :

- la Direction de l'Instruction publique
- la Direction des Cultes
- le Service des Assurances sociales
- le Service du statut local du personnel et des pensions

Ils veillent à l'application de la législation spéciale des départements d'Alsace-Lorraine.

Les crédits nécessaires au fonctionnement de la Direction générale des services d'Alsace-Lorraine sont inscrits au budget du ministère dirigé par le président du Conseil, dans une annexe spéciale et sont administrés directement par celui-ci.

À Paris, Paul Valot demeure au 13 rue George Sand, dans le seizième arrondissement, assez loin de son bureau qui se trouve à la porte C du Grand Palais. Les allers et retours entre Paris et les trois départements de l'Est se substituent à son itinérance précédente en Allemagne.

Comprendre le particularisme local

Pour obtenir des résultats en Alsace et en Moselle, Paul Valot doit d'abord analyser la situation des trois départements.

À sa demande, le premier soin de l'administration nouvelle est de dresser un inventaire de la situation et de déterminer quelles causes du « malaise » alsacien et lorrain peuvent être combattues par les pouvoirs publics. Elles sont nombreuses : mécontentement des fonctionnaires et des pensionnés de l'État, poids des impôts locaux, régime fiscal, problème de langue, question religieuse, etc.

En 1926, Raymond Poincaré, rappelé à la tête du gouvernement, porte un regard très favorable sur la compréhension que Paul Valot a acquise de la situation en Alsace. À des manifestants qui se plaignent de la personne et du travail de son collaborateur de la Direction générale, il répond : « Il n'y a pas très longtemps que je suis en mesure d'apprécier la personne et la tâche de M. Valot. Mais il m'a fait un exposé lucide et ferme de la situation en Alsace. C'est un homme qui voit clair et qui ne s'en laisse pas conter. »¹¹

10 - Frédéric Eccard, « L'Alsace et la Lorraine sous le commissariat général et après sa suppression », dans *Revue politique et parlementaire*, 10 décembre 1925. 11 - Cité par Jules Albert Jaeger, journaliste de l'Alsace française, 30 octobre 1935.



Photo prise à Strasbourg en 1931. Paul Valot est à gauche. Derrière lui, en civil, Charles Altorffer, le directeur des Cultes. (Collection Philippe Ganeman-Valot)

Adapter les institutions locales au régime français

Si l'on en croit certains ministres, l'action de Paul Valot se caractérise par un « défaut de souplesse » et trop de rigidité.

C'est que, sans ambition politique et soutenu par Poincaré, il mène la mission qui lui a été confiée sans dévier de la ligne fixée à l'origine et en dépit des pressions nombreuses auxquelles il est soumis de la part de groupes ou partis alsaciens proches des autonomistes ou des partisans du retour à l'Allemagne. Cette attitude lui permet de résoudre la plupart des difficultés administratives en suspens et de mener à bien le difficile reclassement des fonctionnaires.

Quelques années après sa prise de fonction, Raymond Poincaré dit de lui : « C'est un homme que j'ai appris à apprécier en le voyant à l'œuvre. Il a rendu de grands services à l'État, à tous risques, exposant sans crainte sa popularité, son prestige d'administrateur, que les mécontentements de certains, en Lorraine et en Alsace, s'appliquaient à saper journalièrement. »

Raymond Poincaré concrétise l'estime en laquelle il tient Paul Valot en le faisant nommer membre du Conseil d'État en avril 1928, puis en le promouvant au grade de commandeur de la Légion d'Honneur à titre civil l'année

suivante. Il lui remet en personne la cravate de commandeur.

Dans un article du journal *Le Gaulois* daté du 29 janvier 1929 on peut lire à cette occasion : « Amis et adversaires de M. Paul Valot lui ont rendu cet hommage qu'il avait, en quatre années d'un labeur aride et difficile, assimilé avec soin les données multiples d'un problème national complexe et que, dans des circonstances souvent délicates, il avait nettement pris ses responsabilités devant ses chefs et devant l'opinion. »

Le service central des services d'Alsace-Lorraine

Au début des années trente, la Direction générale des services d'Alsace-Lorraine voit diminuer peu à peu son influence et son autorité sur les autres administrations de l'État, en dépit de la personnalité de Paul Valot.

Sa suppression en octobre 1935, sur décision de Pierre Laval alors président du Conseil, est l'aboutissement logique d'un étiollement amplifié par les difficultés budgétaires, dans un climat de crise politique, économique et sociale.

Sous la signature de Pierre Laval, on lit au Journal Officiel en date du 30 octobre : « Il a paru au gouvernement que ces services pouvaient sans inconvénient être restreints, tant en raison de la politique d'économie qui s'impose en tous domaines, qu'en raison de la nécessité qui s'impose également de favoriser progressivement la fusion des services généraux des départements recouverts et des anciens départements. »

Un Service central rattaché directement à la Présidence du Conseil, remplace la Direction générale avec des missions et attributions voisines bien que réduites. Certains suggèrent que la suppression de la Direction générale a surtout pour objet d'écarter son directeur, alors mal en cour auprès de Pierre Laval.

Quelques mois plus tard, l'arrivée au pouvoir du Front populaire retourne la situation et, sur proposition des deux chambres, Paul Valot est rétabli dans ses fonctions de Directeur général d'Alsace Lorraine par un décret du 20 août 1936 que signe Léon Blum¹².

La situation des services n'évolue plus jusqu'à l'entrée en guerre contre l'Allemagne.

Fin de parcours

Lorsqu'éclate la Seconde guerre mondiale, le 3 septembre 1939, Paul Valot est âgé de 50 ans et dirige les services d'Alsace Lorraine depuis 14 ans. La guerre va bouleverser le fonctionnement de ces services en

12 - Journal Officiel du 22 août 1936.



Funérailles de Jacques Peirottes, maire de Strasbourg, le 7 septembre 1935. De gauche à droite : Charles Frey, maire de Strasbourg, Eugène Roblot, préfet du Bas-Rhin et Paul Valot, Directeur général des services d'Alsace et de Lorraine. (AMS)

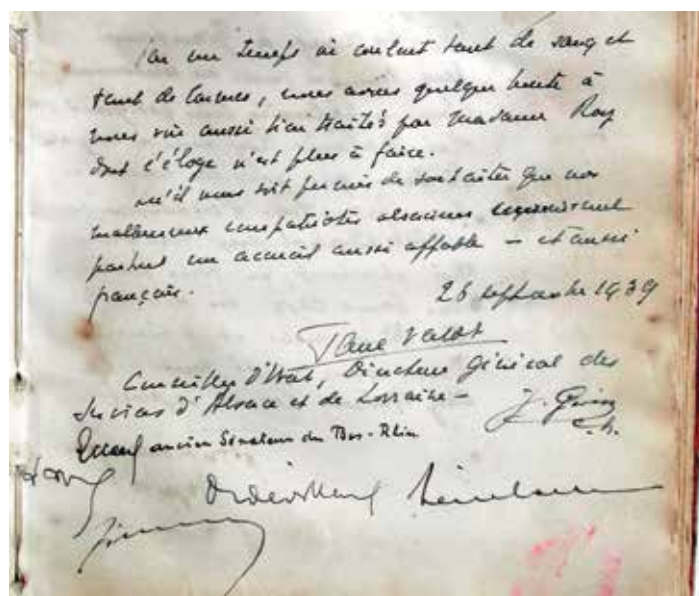
provoquant l'évacuation d'environ 550 000 Alsaciens et Mosellans vers le Sud-Ouest, dont les Strasbourgeois, dirigés vers la Dordogne.

Charles Altorffer laisse entendre dans ses mémoires que Paul Valot n'était pas étranger au choix des départements d'accueil : « On a dit que le Directeur Général des Services d'Alsace-Lorraine, Paul Valot, originaire de Périgueux, avait déclaré au Président du Conseil que la Dordogne était mieux placée que n'importe quel département pour abriter un grand nombre d'évacués, parce qu'on y comptait des masses d'immeubles vides. »¹³ C'est ainsi que 80 000 Alsaciens arrivent en Dordogne en septembre 1939 et que la mairie de Strasbourg s'installe à Périgueux

À l'instar de plusieurs élus ou hauts-fonctionnaires, Paul Valot fait une tournée d'inspection en Dordogne à la fin du mois de septembre pour s'enquérir du sort des évacués maintenant presque tous arrivés dans leurs communes d'accueil.

Selon le chanoine Julien Gwiss : « M. Vallot (sic), du reste, rompit aussi plus d'une fois une lance pour nous. Ainsi il parla sévèrement aux Maires des localités qu'il visitait, pour ce qui est du logement et de la nourriture des réfugiés, ce qui lui a valu la désapprobation du Président du Conseil général de la Dordogne. On put lire sur le Journal de la France de la Gironde que "les Maires n'avaient pas à recevoir des ordres de lui". »¹⁴

Joignant l'agréable à l'utile, Paul Valot dîne à l'hôtel Chabrol de Brantôme le mardi 26 septembre, comme en témoigne le livre d'or de l'établissement sur lequel il écrit : « En un temps où coulent tant de sang et de larmes, nous avons quelque honte à nous voir aussi bien traités par Madame Roy dont l'éloge n'est plus à faire. Qu'il nous soit permis de souhaiter que nos malheureux compatriotes alsaciens reçoivent partout un accueil aussi affable - et aussi français. »



Le commentaire de Paul Valot sur le livre d'or de l'hôtel Chabrol (photo F. Schunck)

13 - Au service des réfugiés alsaciens dans le Sud-Ouest (1939 -1945), Charles Altorffer. 14 - Chronique du chanoine Julien Gwiss parue dans la revue Alsace historique (n° 22, 23 et 24) en 1980.

Il est accompagné de six convives dont le sénateur Eccart et le chanoine Gwiss, évacué à Brantôme avec ses paroissiens de Saint-Pierre-le-jeune, qui rend compte dans sa chronique, écrite après guerre, du succulent mais trop long repas qu'il a fait ce jour-là.

Trois jours plus tard, le 29 septembre, Charles Altorffer est convoqué à Paris par le président du Conseil, Camille Chautemps, qui lui demande de s'installer d'urgence à Périgueux « pour remplacer, dans les rapports avec les évacués et la population, Monsieur Valot qui, selon M. Chautemps, n'avait pas réussi à faire marcher l'affaire »

On ne sait pas au juste ce que qu'entend Camille Chautemps par « faire marcher l'affaire ». Toujours est-il que Paul Valot, revenu à Paris, reste au Grand Palais, d'où il dirige des services désormais éclatés et partiellement désorganisés.

Une part importante de son action consiste à régler les problèmes de l'école soulevés par l'application du régime scolaire spécial des Alsaciens et Mosellans dans les départements d'accueil : les quatre heures d'éducation religieuse de leur programme passent mal, surtout lorsqu'un curé ou un pasteur prétend les assurer dans « l'école de la République ».

Il est amené à arbitrer entre les classes « amalgamées » défendues par le syndicat des instituteurs où le programme est le même pour tous les élèves et les « classes alsaciennes » défendues par les autorités religieuses alsaciennes, avec allemand et instruction religieuse au programme. Il se prononce pour les classes amalgamées, mais l'attaque allemande qui survient en mai 1940 en suspend l'application et coupe court au débat.

L'entrée en France puis l'avance rapide de la *Wehrmacht* provoquent l'exode des populations, la débâcle de l'armée française et l'arrivée au pouvoir du Maréchal Pétain. Le 9 juillet 1940, peu de temps après la signature de l'Armistice, la mère de Paul Valot, Marie Marguerite Léonard, meurt à son domicile. Ses obsèques ont lieu en l'église Saint-Martin et elle est inhumée au cimetière Saint-Georges auprès de son mari.

Le passage de la République à l'État français n'est pas sans conséquences pour les Services d'Alsace-Lorraine qui sont profondément remaniés. Paul Valot, relevé de ses fonctions, est nommé directeur général honoraire par décret du 21 octobre 1941 puis mis à la retraite d'office par décret du 24 février 1942. Il a alors 53 ans.



Portrait de Paul Valot (Collection Philippe Ganeman-Valot)

N'ayant plus de raisons de rester à Paris, Paul Valot regagne Périgueux et la maison du 74 rue Victor Hugo où ont vécu ses parents. Bien que ne jouant plus aucun rôle dans la vie publique, la fin de la guerre a une influence sur sa carrière administrative. Un temps suspecté de collaboration du fait de ses responsabilités sous Vichy et de sa proximité avec Pierre Laval, il est blanchi de soupçons qui apparaissent rapidement infondés.

Par un décret du 18 octobre 1945 signé par Charles de Gaulle, il est réintégré dans l'administration à compter du 23 octobre 1941 et nommé préfet hors classe placé en expectative à compter du 24 octobre 1944.

Sa carrière se termine par sa mise à la retraite le 25 mars 1949.

Il décède à son domicile dix ans plus tard, le 26 avril 1959, dans sa 70^e année.

De très nombreuses personnalités, dont Maurice Rolland le préfet de la Dordogne, Lucien Barrière le maire de Périgueux et Félix Gadaud l'ancien maire, viennent lui rendre un dernier hommage à son domicile de la rue Victor Hugo où, sur le drapeau tricolore qui recouvre la bière, la palme de la Légion d'Honneur a été déposée.

Le deuil est conduit par son fils adoptif, le lieutenant Ganeman-Valot, Mme Valot sa belle-sœur et M. Léonard, premier président de la Cour des comptes. Derrière le corbillard, les capitaines de réserve Loiseau et Regnier, membres de la Légion d'Honneur, portent sur deux cousins les décorations du disparu, le cordon de Grand Croix de la Légion d'Honneur et la Croix de Guerre 1914-1918. A l'issue de la cérémonie religieuse célébrée en l'église Saint-Martin, le préfet adresse un dernier adieu à Paul Valot, puis un détachement du 5e dragon rend les honneurs et joue la sonnerie aux morts avant que le cortège funèbre prenne la direction du cimetière Saint-Georges. Paul Valot repose aux côtés de ses parents dans le caveau familial situé allée D9, emplacement 78, du cimetière Saint Georges.

La tombe, en assez mauvais état, n'est pas entretenue : les inscriptions sont difficilement lisibles, la pierre s'effrite. Le service des cimetières de la ville de Périgueux, considérant qu'elle est en déshérence, a entrepris la démarche de reprise de concession. ■

Catherine et François Schunck.



La tombe de Paul Valot et des ses parents, au cimetière Saint Georges
(photo F. Schunck)

Sources :

L'Alsace Française, 30 octobre 1935

Revue politique et parlementaire, 10 décembre 1925.

Julien Gwiss, *Alsace historique* n°22, 23, 24, 1989

Charles Altorffer, *Au service des réfugiés alsaciens dans le Sud-Ouest (1939 -1945)*,

Joseph Schmauch, *Le retour à la France Novembre 1918. L'administration française s'établit en Alsace-Lorraine*

Frédéric Eccard, « L'Alsace et la Lorraine sous le commissariat général et après sa suppression », *Revue politique et parlementaire*, 10 décembre 1925.

Journal officiel de la République française

Base de données Léonore

Archives départementales du Bas-Rhin, Préambule du fonds Valot.

Archives départementales de la Dordogne, état civil de Périgueux

Photos : M. Philippe Ganeman-Valot, Archives municipales de Strasbourg (AMS)

Je remercie vivement M. Philippe Ganeman-Valot, petit-fils de Paul Valot, qui m'a communiqué la plupart des photos qui illustrent cet article.

L'odyssée des 1500



Léon Breitel

Décédé le 25 août 2019 à l'âge de 104 ans, **Léon Breitel** était sans doute l'un des derniers survivants, peut-être le dernier, de l'odyssée des « 1500 de Tambov ».

Léon Breitel était né pendant la Première guerre mondiale, le 7 août 1915 à Orschwiller, dans une Alsace encore allemande. Devenu français par le Traité de Versailles, il a exercé le métier d'instituteur, interrompu en 1937 par son service militaire. C'est donc en qualité de soldat français qu'il a vécu la « drôle de guerre » suivie de l'attaque allemande, de la débâcle et de la capitulation de la France... puis de la démobilisation et du retour au pays.

Dans ses *Mémoires de guerre* il évoque l'annexion allemande, la *Umschulung* en qualité d'instituteur et, finalement, l'incorporation de force dans la *Wehrmacht* qui l'envoie sur le front russe. À la première occasion il déserte, se rend aux Soviétiques, et après bien des péripéties, arrive au camp de Tambov où il retrouve d'autres instituteurs alsaciens, dont son ami Charles Mitschi.

Il connaît alors la dure vie de ce camp quand un jour arrive la GRANDE NOUVELLE : il fait partie des 1500 prisonniers sélectionnés¹ pour rejoindre le général de Gaulle à Alger. Il nous raconte ici son extraordinaire odyssée.

La sélection

Quelques jours après l'annonce de ce départ inespéré, toute notre baraque dut passer une visite médicale. Il s'agissait de compléter le contingent des 1500. On nous aligna dans l'allée, où un médecin et un officier procédèrent à l'examen. Serais-je parmi les heureux élus ? Tremblant, mais plein de courage et d'espoir, j'attendais mon tour. Le docteur dévisagea la loque humaine, tira sur un lambeau de peau, fit la moue. Instinctivement, redoutant ma non-sélection, je me redressai et tentai le tout pour le tout : un « *da, da, karacho...* »² retentit, suivi d'une mise en joue fictive accompagnée d'un « *Germanski kaput !* » La doctoresse sourit et fit signe à l'officier de me retenir parmi les sélectionnés. Ému aux larmes, je dus me retenir de ne pas embrasser la divine doctoresse. Malheureusement, des camarades avec qui j'avais partagé les affres de la captivité étaient là, abattus, les larmes aux yeux. Pour eux l'espoir de quitter ce

camp maudit s'était envolé. Parmi eux, mon ami Charles Mitschi³, Flecher, un séminariste d'Ohnenheim, Reber de Sélestat, et bien d'autres.

L'attente

Pour moi débutait une période d'espoir. J'oubliais tous les malheurs que j'avais endurés. La nourriture s'était améliorée. Des soupes de maïs et de blé remplaçaient les brouets insipides, le poids de la portion de pain augmentait, un bout de beurre s'ajoutait à nos rations. Plus de corvée pour les partants.

On était répartis en quatre compagnies. Je faisais partie du 4^e détachement. Matin et après-midi on s'exerça au pas cadencé, en vue de faire bonne impression devant un général français et un général russe dont la venue était annoncée.

Le 6 juin, répétition générale. Les 1500 prisonniers, drapeau en tête, défilèrent au son de chants français

1 - Sur un effectif de plus de 10000 prisonniers, le camp détenait environ 4500 Français. 2 - « Oui, oui, bien... » 3 - Petite précision : Charles Mitschi faisait bien partie de la liste des 1500, passa avec succès cette visite médicale et c'est lors de l'ultime contrôle seulement (évoqué plus loin) qu'il en fut rayé au dernier moment, en raison de son état de santé.

devant des officiers russes. Une attente fébrile commença. Viendront, ne viendront pas ! Parfois le doute s'installait... Les déceptions avaient été si nombreuses... Les baraques décorées de verdure étaient *pico bello*. Enfin le grand jour arriva ! Tous les effectifs s'alignèrent devant leur baraque. Et voilà le général Petit accompagné du général russe Petrov ! Souriants et graves, ils passèrent devant les futurs soldats de l'armée française, qui étaient alors en triste état. Après la visite du camp, la délégation assista à la distribution du repas, abondante ce jour-là. L'après-midi eut lieu le défilé devant les deux généraux qui à tour de rôle prirent la parole. Le Russe adressa des félicitations à la France et nous promit notre prochain départ. Le Français félicita la glorieuse armée russe et remercia chaleureusement Staline pour ce geste libérateur. En souvenir de leur visite chaque prisonnier se vit attribuer un supplément de *mahorka*.⁴ En vue d'établir la liste définitive des partants, un nouveau et ultime passage à la *Kommandatur* nous attendait. Tous ceux qui d'une manière ou d'une autre avaient appartenu à un mouvement nazi et spécialement les *Parteigenossen*, étaient automatiquement éliminés de la liste. On revérifia notre identité : nom, prénom, nom du père, date de naissance, profession, domicile. On nous soumettait des listes de personnes soupçonnées

d'avoir fait partie de la N.S.D.A.P. (*Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei*), des S.A., S.S., des H.J. (*Hitlerjugend*), inexorablement celles-ci étaient rayées des listes. Suivit une longue attente.

Enfin, des signes laissèrent augurer que quelque chose se préparait. Les appels se succédèrent, le sauna était en continu fonctionnement, les 1500 sans exception passèrent chez le coiffeur. Certains prisonniers, ceux des commandos⁵, prétendaient avoir aperçu dans la gare de **Rada** une rame de wagons, d'autres avaient vu décharger des uniformes russes.

Début juillet des médecins arrivés de Moscou nous firent passer une dernière visite. Celui qui n'était pas en état de supporter le long voyage resterait au camp. Tout se passa pour le mieux pour moi.

Le même après-midi quatre compagnies furent conduites à un magasin pour toucher une nouvelle tenue. Des gardiens nous passèrent au fur et à mesure pantalons, chemises, bas, souliers... Nous jetâmes nos fringues usées sur un tas et bientôt nous fûmes habillés en soldat russe : souliers bruns, bandes molletières grises, pantalon et casaque verts, rucksack, bonnet de police avec étoile, marteau et faucille. Nous ne nous reconnaissons plus.

Départ de Tambov



Sortie du camp

4 - Tabac distribué par l'armée soviétique. 5 - Les prisonniers de commandos travaillant à l'extérieur.



Traversée de la forêt



Gare de Rada

Le 7 juillet 1944 devait être le « grand jour ». Dès l'aube le camp fut en effervescence. Défense de quitter les baraques ! Les officiers, leurs tablettes sous le bras, déambulaient sans cesse dans l'allée principale. Les *Starchi* (chefs de baraques) recevaient ordre sur ordre. Enfin, à 11h30, les choses se précipitèrent. Derrière la garde d'honneur avec drapeau, les compagnies se rassemblèrent. Les portes du camp s'ouvrirent et au chant *La victoire en chantant* les Alsaciens-Lorrains quittèrent Tambov. À droite et à gauche de l'allée, les non-retenus

nous regardaient partir les larmes aux yeux. On leur avait bien promis qu'à leur tour ils partiraient avec un autre convoi. Malheureusement plus d'un ne reverrait jamais son Alsace ou sa Lorraine natales. La veille, j'avais promis à des camarades restants de prévenir leur famille dès que les communications entre la France et l'Algérie seraient rétablies. Ce que je fis (lettre à mes parents du 5 décembre 1944). À la gare de Rada le train nous attendait. Le général Petit et le chef du camp nous souhaitèrent un bon voyage. Les wagons, décorés de fleurs



Un grand merci aux communes du Haut-Rhin qui ont adhéré et qui soutiennent l'AMAM





Un grand merci aux communes du BAS-Rhin qui ont adhéré et qui soutiennent l'AMAM





**Un grand merci aux communes de Moselle
qui ont adhéré et qui soutiennent l'AMAM**



	Courcelles Chaussy
	Dieuze
	Frauenberg
	Gosselming
	Ham-sous- Varsberg
	Haspelschiedt
	Lelling
	Obergailbach
	Riche
	Sarreguemines
	Walschbromm
	Willerwald
	Wousterwiller

des champs et de feuillage, s'ébranlèrent vers 16 h pour un long, très long voyage dans l'inconnu. Je me rappelai la prédiction de la voyante de Heidelberg : « Vous ferez un long, très long voyage! »

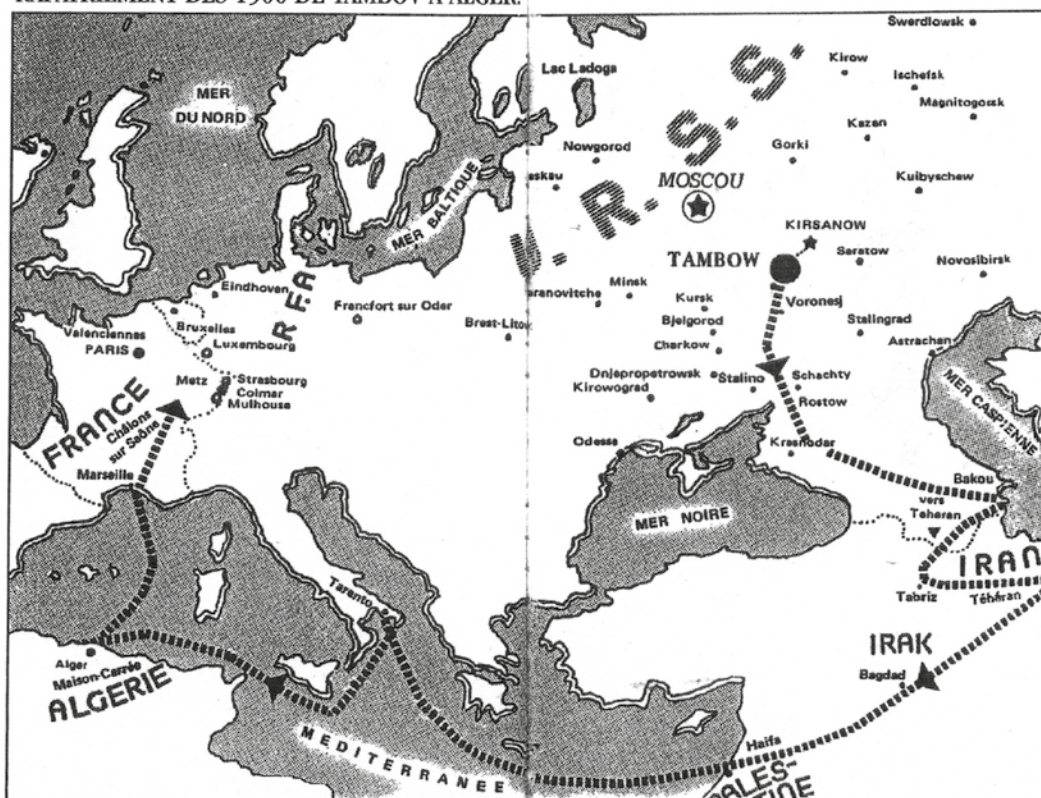
Des wagons de mauvais souvenir nous firent un accueil pas vraiment royal. Une litière de paille nous servait de lit et de siège. Malgré tout, l'ambiance était des plus chaleureuses, voire euphorique. La nourriture n'était pas copieuse, mais de se sentir libre nous faisait oublier notre faim. À travers les portes à demi ouvertes, on découvrait les champs de blé, de maïs, de tournesol de l'Ukraine du Sud-Est. Après un arrêt assez conséquent à **Rostov** bâti sur le Don, non loin de son embouchure dans la **mer d'Azov**, changement de direction vers l'Est. Le train longea la chaîne du **Caucase**⁶. Au loin pointait l'**Elbrouz** qui culmine à 5630 m. Je me rappelais la fameuse *Sondermeldung* de l'O.K.W. (*Oberkommando der Wehrmacht*) annonçant la conquête de ce sommet

par des *Gebirgsjäger* allemands. Les armées allemandes espéraient atteindre les riches gisements de pétrole de Bakou sur les bords de la **mer Caspienne** où nous arrivâmes le 13 juillet.

Paysage désertique où de rares touffes d'une sorte de bruyère constituaient l'unique végétation. Sur des kilomètres, d'innombrables derricks sortaient de terre, révélant la présence de riches gisements de pétrole. Au loin miroitaient les eaux bleu foncé de la mer Caspienne. Souvenirs scolaires : son niveau est inférieur de 26 mètres à celui de la mer Noire. Malgré l'apport en eau douce de la Volga et de l'Oural, cette mer se dessèche progressivement en raison de la forte évaporation. Le train remonta la vallée de l'**Araxe** qui formait la frontière entre l'URSS et l'Iran⁷. À **Djoulfa** nous découvrimus un immense centre de stockage de matériel américain : camions, chenilles, pneus... Un vent désertique nous plongea dans des nuages de poussière.

En Iran

RAPATRIEMENT DES 1500 DE TAMBOV À ALGER.



Le périple des 1500

6 - « Le long de la voie ferrée, partout les traces des dévastations de la guerre étaient visibles. De nombreux wagons détruits, brûlés ou endommagés. Plus loin, d'autres wagons intacts servaient de station de chemin de fer, les gares ayant été détruites. » (G. Rodeghiero, DNA, 1974). 7 - « Le 14 juillet le train atteignit la frontière. Vers 11h il s'arrêta à Mintchivane, au bord de l'Araxe. Les 1500 s'alignèrent sur la petite place devant la gare. Toute la population de la ville était là, curieuse. Trois allocutions furent prononcées par le capitaine Neurohr, responsable français du convoi, le commissaire politique russe Olari, et le sergent-chef Egler. Puis une vibrante Marseillaise retentit, renvoyée par l'écho de la montagne, à travers l'Araxe qui constitue la frontière entre l'Azerbaïdjan et l'Iran. C'est le lendemain seulement que le train entra en Iran. À Tabriz, terminus de la ligne, le détachement mit pied à terre. » (G. Rodeghiero, DNA, 1974)

Le 15 juillet nous traversâmes la frontière russo-iranienne. Le pays était désertique mais l'irrigation en faisait une région productrice de blé. Agriculture encore assez archaïque. Les Iraniens étaient en pleine moisson. Ils coupaient le blé à la faucille, liaient des gerbes, les chargeaient sur le dos des ânes qui les transportaient sur une aire en plein champ où avait lieu le battage. Une demi-douzaine de bêtes, ânes, vaches, chèvres, faisaient fonction de batteuse. Attachés par une longue corde à un pieu central, ils tournaient sans discontinuer, foulant les épis. On se serait cru au Moyen-Âge.

Le train s'arrêta à **Tabriz**, terminus de notre voyage ferroviaire. Tabriz, ville importante d'Iran, est entourée de murailles ; de la propreté, mais peu d'hygiène. C'était jour de marché. Melons, abricots, raisins, pastèques et d'autres fruits et légumes étaient répandus par terre. Autour de la viande jetée sur des chariots, les mouches bourdonnaient et se régalaient à pleins suçoirs. Des femmes voilées, vêtues de robes aux couleurs vives, s'empressaient autour des étals. L'âne était le principal, voire l'unique véhicule de transport des marchandises. Le Bazar⁸ était le quartier des commerçants : boulangeries, épicerie, étals de fruits. Dans le quartier des artisans, forgerons, cordonniers, tailleurs etc. travaillaient en plein air.

Le 16 juillet à 4h du matin, après la soupe, on nous embarqua sur des camions 3 axes bâchés. La route continuait sur des pistes poussiéreuses et défoncées. Tout le monde avait les boyaux retournés par ce voyage en *Achterbahn*⁹. Beaucoup en ont hérité des coliques. Moi, il me semblait qu'on m'avait roué de coups. Drôles de sensations : comme si on m'arrachait le cœur, les poumons, le foie et l'estomac. Recroquevillé sur un banc, je comprimais mon ventre des deux mains. Une couche de poussière me recouvrait le visage. Arrêt au bord d'une rivière. D'un bond on a sauté dans l'eau tiède et profité de l'aubaine pour se débarbouiller. Des amandiers bordaient la rivière. Je cueillis une amande encore verte, la décortiquai et la dégustai.

Notre périple continua à travers des hauts plateaux encadrés de chaînes de montagnes dénudées, entrecoupées de nombreuses vallées auxquelles des saules et des oliviers apportaient par endroits un peu de verdure. D'immenses champs de blé apportaient au tout une teinte dorée. Les villages, tapis au fond des vallées autour de cours d'eau, protégées par un mur et une double rangée d'arbres, ressemblaient à d'immenses taupinières. Sur les toits en plateforme s'entassaient des meules de trèfle, provision hivernale pour les bêtes. En été, la famille y passait la nuit à la recherche de fraîcheur.

Nouvelle étape de notre voyage : **Téhéran**, capitale de l'Iran, où nous sommes arrivés le 18 juillet. Accueillis par des officiers français, hébergés dans un camp de transit anglais, nous étions désormais sous la dépendance d'un encadrement français. La piètre nourriture russe fut remplacée par du *bacon*, des œufs, du fromage, du beurre, de la confiture et du pain blanc. On s'en donna à cœur joie. Hélas nos glandes digestives tarries n'arrivaient plus à digérer les matières grasses. Conséquence : des diarrhées à n'en plus finir. Beaucoup durent se faire hospitaliser. Il régnait une chaleur torride, le linge mouillé séchait à vue d'oeil.

Changement de tenue. La tenue anglaise avec short et chemise kaki remplaça avantageusement notre uniforme russe. Sur la manche gauche nous cousîmes la croix de Lorraine. Présentation, suivie d'un défilé devant l'ambassadeur de France, les autorités anglaises, russes et iraniennes. Le 23 juillet je fus de corvée de ravitaillement à Téhéran : abricots, figes, pain blanc. Je découvris la ville, notamment le quartier européen, non sans attrait avec ses larges boulevards aux ruisseaux rafraîchissants. Les maisons, la plupart à un seul étage et toit en plateforme, étaient ombragées d'arbres. La gare de Téhéran ressemblait beaucoup à celle de Mulhouse. Les rues grouillaient de monde, le monde oriental s'ouvrait à mes yeux. Avec le temps, la digestion était redevenue normale et je m'achetai force abricots et autres fruits. Je fis aussi des provisions de cigarettes.

Téhéran – Bagdad – désert de Syrie

Le départ de Téhéran se fit le 26 juillet. Réveil à 4h, distribution de nourriture : pain blanc, jambon, fromage, confiture, une outre pleine de thé, et en route pour la première étape. Le déplacement se fit en camion bâché. En route je troquai quelques vêtements russes que j'avais gardés, contre des rials¹⁰, des raisins, des melons et des figes. Assis sur le porche de leurs maisons, des Iraniens fumaient paisiblement le narguilé : quelques aspirations légères suivies d'une plus forte, quelques bouffées et le calumet était vide. Sorte de pipe composée d'un fourneau, d'un tuyau et d'un vase d'eau aromatisée que la fumée traverse avant aspiration, le narguilé comportait une tête en cuivre, avec toutes sortes de gravures, oiseaux, fleurs... La majorité des hommes que nous croisions étaient munis de bâtons qui leur servaient de canne, utilisée à l'occasion pour une bastonnade.

Le 27 juillet, le mélange de thé, figes, raisins, pain local, viande, avalés la veille provoqua une révolution

8 - Un *bazar* est en Iran l'équivalent d'un *souk* dans les pays arabes. Le bazar de Tabriz est l'un des plus anciens au Moyen-Orient et le plus grand marché couvert au monde. Il est depuis 2010 inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO. 9 - « Montagnes russes » de nos fêtes foraines. 10 - Monnaie en Iran.



Dans le désert

intestinale, des coliques sans gravité qui serviront de leçon au gourmand... Le voyage continua à travers des régions montagneuses, rocailleuses et arides. Lors d'un arrêt nous découvrîmes de petits arbustes. C'était du *Siessholz* (bois sucré)¹¹ que j'achetais étant gosse à l'épicerie d'Orschwiller ! J'en fis la cueillette et, me souvenant de ma jeunesse, je dégustai ces bâtons en route. En chemin nous avons vu des tourbillons de sable s'élevant jusqu'à 30 mètres de hauteur.

Dans un camp de transit anglais à **Hamadan**, on nous gratifia d'une douche bienfaisante que les Anglais avaient installée de façon ingénieuse. Des récipients de margarine, récupérés, tirés à hauteur d'homme, dispensaient l'eau à travers le bouchon transpercé de trous. À travers la région montagneuse du **Kurdistan** on ne traversa qu'une seule grande ville, **Kermanschah**, centre de raffinage de pétrole. Enfin on déboucha dans la **plaine** du **Tigre** pour atteindre **Bagdad**, capitale d'Irak située sur ce fleuve. Je me souviens d'une longue avenue, grouillante de monde, bordée de lauriers en fleurs dont le parfum se mêlait à l'odeur des nombreux ânes portant mar-

chandises et personnes. Nous traversâmes deux grands fleuves, le **Tigre** et l'**Euphrate**, avant de faire halte dans un camp de passage dans le **désert de Syrie**¹². Il faisait encore nuit. La lune dans toute sa splendeur venait de se coucher. Un vent frais s'amusait à projeter des poignées de sable fin à la figure des dormeurs. Un silence désertique enveloppait le campement. Tuh ! Tuh ! Des coups de sifflet stridents interrompirent le repos nocturne. « Réveil ! Debout ! » cria l'adjudant. « Profitons de la fraîcheur matinale, car l'étape sera longue et la chaleur étouffante. »

Comme par enchantement la vie renaissait dans ce coin du désert de Syrie. Trois hommes partirent au thé et à l'approvisionnement. Les autres, après une toilette furtive, enroulèrent les couvertures, vérifièrent le contenu d'eau de l'outre et rangèrent leurs affaires.

« Camion 22, au thé ! ». Quart par quart, le chef de camion distribuait le liquide fumant. Debout, dans leur main droite le quart, dans la gauche une tartine de confiture de figues, les hommes prirent en toute hâte leur petit déjeuner. L'homme aux provisions procéda à la distribution : deux pains, une boîte de jambon, deux boîtes de fro-

11 - Bâtons de réglisse. 12 - Désert chaud qui s'étend en Syrie, en Irak et en Jordanie.

mage et quatre boîtes de *corned beef*. Au fur et à mesure pain et boîtes disparaissaient dans les sacs marins. Le temps pressait. Une voix s'éleva : « Rassemblement devant les camions ! » Sac russe sur le dos, couverture roulée sous le bras, sac marin et outre dans la main, les hommes rejoignirent leurs véhicules respectifs. Les moteurs ronflèrent. Une à une les voitures démarrèrent, emportant avec elles la vie que la veille elles avaient apportée dans cet endroit déshérité. Débarrassé de ces intrus, le désert régna de nouveau en maître.

Nous étions repartis, cahotant sur les interminables pistes poussiéreuses du désert de Syrie, sous un soleil caniculaire. Nous nous emmitouflions le visage avec le chèche. Au fil des heures nous vîmes défiler des chaînes de montagnes abruptes, ravinées par les lits d'innombrables torrents asséchés. Aucune trace de végétation.

En Palestine

Un peu plus loin, enfin, la vie renaissait. Des paysages grisâtres, truffés de cactus, de figuiers et d'oliviers apparurent. Puis, ce furent des villages implantés le long d'un cours d'eau. La blancheur des maisons contrastait avec le vert foncé des arbres. Des cactus enserraient des enclos. Au fond d'une vallée étroite coulait une rivière qui me rappelait l'Ille à Strasbourg : c'était le **Jourdain**, fleuve bien connu de l'*histoire sainte*. Nous étions en **Palestine**. Terre richement exploitée grâce à des conduites d'eau. Cultures polyvalentes : blé, maïs, vignes, pommeraies, orangeries, oliveries. Très souvent des cyprès délimitaient les parcelles de verdure, tranchant fortement avec l'ocre environnant. Les lieux souvent évoqués dans la Bible devenaient réalité : le Mont Thabor, Nazareth à 7 km seulement, Jérusalem à 60 km.

Le 6 août 1944 le convoi arriva à **Haïfa** via **Al Routbah**¹³, **Mafrak**¹⁴ et **Nazareth**. Le camp de transit 209 était situé à 200 m de la mer Méditerranée, dans une oliverie au pied du mont Carmel. Des tentes servaient d'hébergement. Les olives n'étaient pas encore mûres, par contre les caroubiers prodiguaient leurs gousses brun chocolat, le fameux *Johannisbrot* dont, enfant, j'étais si friand. Je me rassasiai copieusement - plus de 50 gousses - et en fis une provision qui remplit à moitié mon sac russe. Terre promise certes mais, profitant largement de son hospitalité, les mouches et les scorpions devenaient une vraie plaie. Malgré notre maigreur, notre état physique s'améliorait de jour en jour. Les menus étaient variés et surtout copieux. Heureuse surprise ! On toucha notre première solde, et on se sentit riche comme Crésus. Une délégation de militaires alsaciens-lorrains, en station-

nement à Beyrouth, accompagnés d'incorporés de force faits prisonniers sur les champs de bataille d'Italie, nous rendirent une visite très appréciée. On parla « pays ». Nous étions avides de nouvelles d'Alsace. De plus, on nous distribua des cadeaux : deux paquets de cigarettes, deux paquets de tabac, une pipe, un portefeuille et du chocolat. Comme des gosses, on était aux anges !

Le 17 août nous embarquâmes sur le paquebot hollandais (?)¹⁵ le *Ruys*. L'ancre fut levée à 19 heures. Avant le départ, nous fîmes des exercices en cas d'attaque sous-marine ou d'incendie. Des consignes très strictes nous furent communiquées :

1. Port continu de la ceinture de sécurité à laquelle étaient attachées une *emergency ration*, boîte étanche en fer blanc contenant du chocolat (à n'ouvrir qu'en cas de naufrage) et une torche électrique pour la signalisation.
2. Défense de fumer dans les cales. Black-out à 20 heures.
3. Signaux d'alarme :
 - feu à bord : coups de sonnette long, puis court
 - danger de sous-marin : 1 coup de sonnette long, 3 courts

En chemin, cinq paquebots nous rejoignirent. Trois contre-torpilleurs escortèrent le convoi.

Le 19 août 1944, R.A.S.. Le soir nous aperçûmes au loin Alexandrie sur la côte égyptienne. Le bateau filait à plus de 15 noeuds, ce qui correspondait à une vitesse allant de 27 à plus de 33 km/h. Le mal de mer fit des ravages. Jusqu'à présent il m'avait épargné. La position couchée semblait être une bonne prévention. J'eus des accès de fièvre vers le soir. Il me semblait avoir subi une bastonnade. Le 20 août ma température s'élevait à 39°C. Je passai des instants peu agréables dans la cale où j'étais en sueur. Le 21 août j'étais guéri, R.A.S. le 22 août nous longions enfin la côte italienne.

13 - En Irak.. 14 - Dans l'actuelle Jordanie. 15 - Le navire hollandais *MS Willem Ruys* (21000 tonnes, rebaptisé *Achille Lauro* en 1964) ne fut inauguré qu'en 1947 (sous l'occupation allemande, les Hollandais sabotèrent sa construction débutée en 1938). Mais il est possible que les Alliés aient donné à un de leurs propres navires le nom de Willem Ruys, célèbre armateur hollandais, résistant, fusillé par les Allemands en 1942.

De Tarente à Alger

XIV
18.8. Exercices d'alarme : en cas d'attaque sous-marine -
feu.
Consignes : 1) fort continuuel de la ceinture de sûreté,
à laquelle sont attachées une ration de fer. (boîte d'usage, contenant du chocolat), et une lampe
électrique (signaux en cas de naufrage).
Lire l'ordre à 19^h.
2) Défense de fumer dans la cale.
Black-out à 20^h.
En chemin 3) signaux : 3 signaux : long et court, long
et court, long et court. 3 signaux : long et court, long
et court. 3 signaux : long et court, long et court.
assurent la garde.

19.8. R.H.S. Soir : Vents dans le bousillage. File à 15 à 18.
nœuds.
- Le mal de mer fait des ravages. Pour le moment
il m'épargne. La position couchée semble être un pré-
ventif.
- Pâis de fièvre vers le soir. Il me semble que j'ai parié
à la bastonnade.

20.8. 39° de température. Pas de vents pour aujourd'hui dans
la cale, on se fonde force bars de sucre.

21.8. Soir guéri. R.H.S.

23.8. TARENTE : hier toute la journée on a largué la côte italienne.
ne. Port : immenses bassins : l'entrée du port est protégée
par 3 cordons de mines flottantes. Notre 12000 tonnes semble un jouet.
en plus on remplait de terre. L'entrée du port est protégée
interdit l'entrée et ne laissent qu'un étroit canal au
passage des navires.

Extrait du journal de bord (1944)

Nous arrivâmes le 23 août à **Tarente**, port d'Italie situé au fond du golfe du même nom. Dans les immenses bassins notre 12000 tonnes semblait un jouet. L'entrée du port était protégée par trois cordons de mines flottantes, en plus d'une digue de terre qui en rétrécissait l'entrée, ne laissant qu'un étroit chenal pour le passage des navires. Une quantité formidable d'éponges nageaient entre deux eaux, soit seules, soit en bancs, reliées entre elles par un « système nerveux ». On logea dans une tuilerie assez malsaine.

Nous quittâmes Tarente le 27 août. Palmiers, lauriers blancs et rouges bordaient le large boulevard qui menait au port. Là était amarré le *Ville d'Oran*, paquebot de 10000 tonnes assez malmené par des voyages ininterrompus. Un ballon anti-avion flottait au gré du vent au-dessus du navire pour le défendre contre d'éventuelles attaques aériennes. Nous embarquâmes pour la dernière étape de notre long voyage. Tout en traçant de grands zigzags, le bateau filait à 20 nœuds. Nous passâmes le **détroit de Malte**. Les côtes de la Sicile se projetaient

au loin à notre droite. Des bancs de poissons de taille respectable prenaient leurs ébats. L'île de **Pantelleria** rappelait que les côtes africaines approchaient.

Le soir du 28 août apparut le **Cap Bon**, pointe à l'extrême nord de la Tunisie. La baie de Tunis s'ouvrait toute grande à nos yeux.

Nous arrivâmes enfin à **Alger** ! Vue magnifique. Alger la Blanche apparaissait dans toute sa splendeur. Des bâtisses d'une blancheur éclatante formaient un large et superbe liseré le long de la côte rocheuse et escarpée. Sur les hauteurs pointait une église : c'était Notre Dame d'Afrique. À ses pieds se groupait un amas de maisons, la Casbah, le quartier dit « indigène ».

Le 30 août, ce fut le débarquement. Nous fûmes accueillis par un général. Puis suivit un copieux casse-croûte : sandwich, vin rouge et chocolat. Les bus nous conduisirent à notre lieu de destination, le centre d'hébergement du 65^e Régiment d'artillerie à Maison carrée (*El Arrach*), où on logea sous des tentes.

Le 31 août, les 1500 rapatriés défilèrent devant un général alsacien. La cérémonie fut retransmise à la radio.

Le 3 septembre je ressentis des douleurs dans les jambes, qui enflèrent. Je commençais à avoir de la fièvre. Le 4 septembre je fus admis à l'infirmerie de garnison de Maison Carrée avec 40°C de température. Au cours de mon hospitalisation je fis connaissance avec des infirmiers civils habitant à Alger : Roumingas, Pons, et un infirmier kabyle. Rapidement un lien de sympathie nous unit. Grâce à eux je fis plus ample connaissance avec l'Algérie et plus particulièrement avec Alger.

La fièvre disparue, une autre maladie se déclara. Des suites de la malnutrition dans les camps, la plupart des rapatriés furent sujets à des impétigos. Beaucoup avaient les fesses pleines de pustules. Mon visage se couvrit d'abcès purulents. Durant des semaines je ne pus me raser. J'étais méconnaissable. Malgré les soins appropriés, cette saleté ne guérit que très, très lentement.

Le médecin-commandant Régis, chef de l'infirmerie de garnison, un Lorrain, au courant de tout ce que nous avions enduré, m'engagea comme secrétaire. « Vous ne rejoindrez pas le C.O.A. 10 de Blida » (centre auquel j'étais affecté). « En attendant la fin des hostilités, vous resterez ici ! » J'assimilai assez rapidement les termes et l'orthographe des maladies et médicaments. Je l'assistais lors des visites médicales, notant les diagnostics et les soins à prodiguer.

Résidant avec sa famille à Alger, Monsieur Haenggi, un journaliste de Colmar, s'occupait spécialement des Alsaciens. Il diffusait par radio les noms et le domicile des 1500 rapatriés de Russie en Afrique du Nord.

Madame Schweitzer, l'épouse de l'instituteur d'Orschwiller capta une de ces émissions. Grande fut sa surprise en entendant mon nom. Immédiatement elle en informa mes parents. J'imagine leur soulagement et leur joie, eux qui vivaient dans l'inquiétude depuis l'annonce de ma disparition, *Vermisstanzeige*, en date du 17 février 1944, par le commandant allemand de mon unité. La famille de Monsieur Haenggi m'invita à dîner. Grâce à lui, j'eus des nouvelles concernant la libération de l'Alsace.

[...]

À mon gré, le temps ne passait pas assez vite. Malgré les victoires des Alliés, la guerre traînait. J'étais avide de nouvelles d'Alsace et spécialement de ma famille. Enfin, début décembre 1944, les relations postales avec la France furent rétablies. J'expédiai ma première lettre à mes parents le 5 décembre 1944. J'étais heureux que mon village ait été épargné. Mais la mort ou la disparition d'amis que je ne reverrais plus m'effrayait.

Le retour

Vivement que ce massacre se termine. Le 8 mai 1945, après la mort de Hitler, l'Allemagne envahie de tous côtés par les Alliés, Russes, Américains, Anglais et Français, capitulait enfin. Sur réquisition du lieutenant-colonel Tagnet, commandant le C.O.A. 10 (message express en date du 1^{er} juin 1945), je rejoignis cette unité à laquelle j'avais été affecté.

[...]

Après la régularisation de ma situation militaire je quittai l'Algérie à la mi-juillet 1945. Embarqués sur la *Ville d'Alger*, on débarqua à Marseille où je visitai l'église Notre-Dame de la Garde qui dominait la ville. Le 21 juillet, au centre de rapatriement des Alsaciens-Lorrains à Châlons-sur-Saône, je dus me soumettre à une nouvelle enquête menée par un officier du 5^e Bureau de la 8^e Région militaire. Une ultime fois je fus démobilisé et envoyé en permission de trente jours à compter du 25 juillet 1945.

Muni d'une carte de rapatrié, je rejoignis Orschwiller où je retrouvai tous les miens, après un périple de près de 8 années de service militaire, de guerre et de captivité. À 30 ans, je repris la vie civile.

Les hasards de la vie

Lors d'une sortie à Blida en compagnie d'un rapatrié de Châtenois, Lucien Danner, celui-ci en toute confiance m'invita à choisir une paire de souliers qu'il avait l'intention d'offrir en rentrant à une jeune voisine de son village « *Dü besch Schülmeischter on hesch meh goût as ich !* »¹⁶. J'acceptai volontiers. Le choix tomba sur une sorte d'espadrilles à empeigne en cuir rouge et épaisses semelles en bois. Vous vous demandez quel rapport cet achat fortuit pouvait avoir avec moi ? Demandez-le à mon épouse...

Réponse de Suzanne Breitel : C'est en septembre 1945, un dimanche d'élections, que j'ai fait la connaissance de mon futur mari Léon Breitel, lors d'une visite à mon amie et camarade de classe Denise Schweitzer, dont le père était directeur d'école à Orschwiller. Léon venait de rentrer d'Algérie, rapatrié du camp de Tambov. C'est le 18 mai 1946 que nous nous sommes mariés pour nous installer à Volgselsheim où mon mari était directeur

d'école depuis le 1^{er} janvier 1946. Un beau jour d'été j'ai chaussé des petites espadrilles en cuir, à semelles de bois, qu'un voisin de Châtenois m'avait rapportées d'Algérie. Mon mari voyant ces chaussures me dit : « D'où as-tu ces chaussures africaines ? » « C'est Lucien Danner qui me les a offertes ». « Lucien Danner ! » dit-il. « Eh bien, sache que c'est moi qui les ai choisies pour lui au marché de Blida ! » ■

Léon Breitel.

Le texte qui précède est extrait des « Mémoires de guerre » de Léon Breitel, couvrant toute la période 1939-45. Ce document a été remis par la famille de Léon Breitel à Claude Mitschi, qui y a ajouté les notes de bas de page.

Léon Breitel a rédigé ces souvenirs en 1995, à l'âge de 80 ans, utilisant pour le périple des 1500 des notes écrites au jour le jour durant le voyage.



Léon Breitel (à droite) et Charles Mitschi (à gauche) devant le Mémorial de la Croix du Moulin à Jebbsheim, le 9 mai 1990

16 - « Tu es instituteur et as meilleur goût que moi. »

Rodina : 37 déportées soviétiques résistantes en Lorraine

1 - Errouville-Thil, annexe du Struthof



Monument Errouville

Dans le camp d'Errouville, commune de Thil en Meurthe et Moselle, furent déportés quelques milliers de prisonniers de guerre soviétiques mais aussi des civils : plus de 500 jeunes filles, parfois même de très jeunes filles (15-16 ans). Ces dernières avaient été arrêtées, torturées et déportées pour faits de résistance ou tout simplement raflées par les nazis dans les villages d'Ukraine, de Biélorussie ou de Russie occupées. Au début de la guerre, les résistants arrêtés étaient tous éliminés physiquement après interrogatoire. Mais au tournant de 1942, Hitler et Himmler, dont les jeunes étaient mobilisés en masse sur le front de l'Est, prirent conscience du manque criant de bras pour l'industrie de guerre nazie. C'est alors que les exécutions systématiques cessèrent et que les déportations massives de main-d'œuvre gratuite prirent corps. Elles étaient organisées vers des sites industriels et agricoles, essentiellement en Allemagne et en France.

À Thil même, les Allemands avaient organisé la construction d'un camp dans un vallon, caché à la vue des habitants, à la sortie Nord de la ville derrière un remblai de chemin de fer. Ce camp était une annexe du terrible Struthof situé sur les hauteurs de Natzweiler en France annexée (Alsace et Moselle). Le Kommando-Thil était la seule annexe parmi les 74 du KL-NS (Konzentrations Lager- Natzweiler Struthof) située en France non annexée.

Voici ce qu'en dit Pascal Brenneur dans son étude « LES PRISONNIERS RUSSES DANS LES MINES DE FER LORRAINES (1941-1944) » :

« En Lorraine, la palme de l'horreur revient au camp de Thil, près de Villerupt. En 1944, la mine à flanc de coteau du syndicat des Mines de Tiercelet est jugée la plus apte à devenir une usine souterraine modèle pour la mise au point des projectiles à longue distance, les



René BARCHI, l'historien de Rodina

Ayant été expatrié à Moscou pendant de longues années pour le compte de sociétés françaises en tant que responsable pour les pays de l'ex-URSS, j'occupais mes loisirs à faire des

recherches historiques, notamment sur l'épopée extraordinaire du « Normandie-Niemen », régiment de chasse voulu par de Gaulle. Ce régiment a de loin le plus gros palmarès de notre aviation de chasse et il est le plus titré de l'armée française. Quatre de ses pilotes ont été faits « Héros de l'Union Soviétique ». Équipée des célèbres chasseurs Yak, c'était une unité composée de pilotes français et de mécaniciens soviétiques. Sur le front de l'Est, ils combattaient la bête immonde aile contre aile avec leurs frères soviétiques du 18^{ème} régiment de chasse de la Garde. J'ai eu la chance de faire la connaissance des héros de cette épopée et, en particulier, nous étions très proches avec mon défunt ami Gregory Antonovitch Yesevitchik. C'est chez lui que j'ai découvert le livre en russe : « Nos Gamines près de Verdun », une nouvelle documen-

taire du journaliste et romancier Roman Yerokhine. Ce livre rare, édité à seulement 400 exemplaires, raconte l'histoire d'une autre épopée extraordinaire, celle des jeunes filles de « Rodina », l'unique détachement féminin de la résistance française créé après leur évation du bagné d'Errouville-Thil. Étant moi-même originaire de Thil, fils de mineur italien ancien résistant, ma curiosité n'en a été que plus aiguisée. Enthousiasmé par ce récit, j'ai décidé de faire connaître les exploits de ces gamines aussi largement que possible :

Tout d'abord en traduisant ce livre en français, puis en participant à des conférences dans des écoles, lycées, bibliothèques, cafés d'histoire en France comme en Russie et en Biélorussie. C'est, en effet, une histoire totalement méconnue chez nous comme dans les pays d'origine des gamines. C'est profondément injuste ! Nous nous devons de la faire connaître afin que la mémoire de ces magnifiques jeunes filles soit honorée. La municipalité de Thil, le département de Meurthe-et-Moselle et l'ARAC l'ont compris et œuvrent pour cela.

Qu'ils en soient remerciés ici.

V 1. L'organisation Todt, chargée des travaux, embri-gade alors une main d'œuvre de prisonniers nord-africains, de prisonniers et requis russes, hommes et femmes, logés au camp d'Errouville et amenés chaque matin par voie ferrée. Rapidement un camp fut aménagé, caché aux habitants par un remblai de la ligne Villerupt-Longwy. Interdiction fut faite de s'arrêter pour regarder, de travailler dans les champs alentour, à moins de tourner le dos aux barbelés. Cinq cents prisonniers, pour la plupart originaires d'Europe orientale, ont rejoint ce camp, qui reste une exception, car il n'a pas été conçu en complément d'une entreprise métallurgique. Il se transforma rapidement en véritable camp de concentration et les fumées sinistres du four crématoire commencèrent à s'en élever. »

À la différence des prisonniers d'Errouville, ceux du camp de Thil étaient en majorité des Juifs d'Europe centrale. Ils portaient l'uniforme rayé et leur régime était des plus durs. Ils étaient destinés à un travail spécialisé pour l'aménagement de l'atelier des machines-outils dans la mine. Du fait des rations encore plus hypocaloriques et d'un régime carcéral des plus sévères, leur espérance de vie était des plus courtes.

2 - La mine, la tragédie

Dans le camp d'Errouville, les jeunes filles les plus conscientes et les plus combatives avaient créé un comité clandestin à l'initiative de Nadiejda Lissoviets qui venait de Minsk, capitale de la Biélorussie. Là-bas, enfermée dans le sinistre camp de la rue Chirokaya elle avait fait connaissance avec des camarades d'infortune, arrêtées comme elle pour actes de résistance.

Puis, au début de l'année 1944, les jeunes filles déportées furent emmenées vers Errouville après avoir traversé chaotiquement toute l'Europe, enfermées dans des wagons à bestiaux avec, pour toute nourriture, quelques miches de mauvais pain à se partager. Dans des conditions difficiles, la solidarité et les amitiés se sont renforcées. Dans le camp à Errouville et dans la mine de Thil, elles firent connaissance avec celles qui avaient été déportées des mois auparavant depuis différentes régions d'Ukraine, de Biélorussie, de Russie ; certaines d'entre elles avaient déjà passé quelques mois dans le sinistre camp pour femmes de Ravensbrück en Allemagne.



Camp de Thil, le crématoire

Des mois durant, elles furent assignées à l'élargissement et au bétonnage des galeries de la mine... Il s'agissait de réaliser un atelier de production de V1. Évidemment, les conditions de sécurité étaient le cadet des soucis des Allemands. Fin avril 1944, sur environ 200 m le plafond d'une galerie s'effondra sur une cinquantaine de jeunes filles qui travaillaient là. Une vingtaine de cadavres furent sortis de la mine, mais nous n'avons pu retrouver le nombre exact ainsi que les noms des 20 à 25 filles écrasées sous des centaines de tonnes de roches. Ces jeunes inconnues sont là, loin de leur patrie, dans ce qui est devenu leur dernière demeure pour l'éternité...

Au lieu de les briser, cet épisode dramatique renforça la détermination des gamines à s'évader et continuer à se battre ! Mais en France, quel sens pouvait avoir le mot « s'évader » ?... où aller, comment surmonter la barrière de la langue pour communiquer avec la population amie, comment et où se cacher, comment se nourrir, comment s'armer ?

Beaucoup de questions et pas ou peu de réponses ? Mais c'est justement grâce à la mosaïque ethnique qui embellissait cette région que des réponses furent apportées à ces interrogations... Les prisonniers soviétiques du camp d'Errouville étaient amenés à Thil chaque matin à l'aube par voie ferrée. Ils étaient remis à la direction qui les ventilait dans les équipes composées de mineurs français, italiens et polonais. Parmi ceux-ci se trouvaient beaucoup d'antifascistes qui leur exprimaient sympathie et solidarité. Ils purent communiquer au fond de la mine par l'intermédiaire de ces Polonais dont la langue aux racines slaves permit

Des camps de concentration en pays minier

Dans les paysages du Pays-Haut lorrain, il est courant de rencontrer des rangées de cités ouvrières grises bien alignées, presque toutes identiques, caractérisées par leur rigueur et leurs petits jardins. Elles sont les témoins du passé sidérurgique de la région avec ses mines de fer fermées depuis les années 60, ses usines abattues à la même époque pour laisser la place à des centres commerciaux, des PME, des petits pavillons, des logements dont il est fréquent que les habitants franchissent quotidiennement la frontière pour aller travailler au Luxembourg voisin...

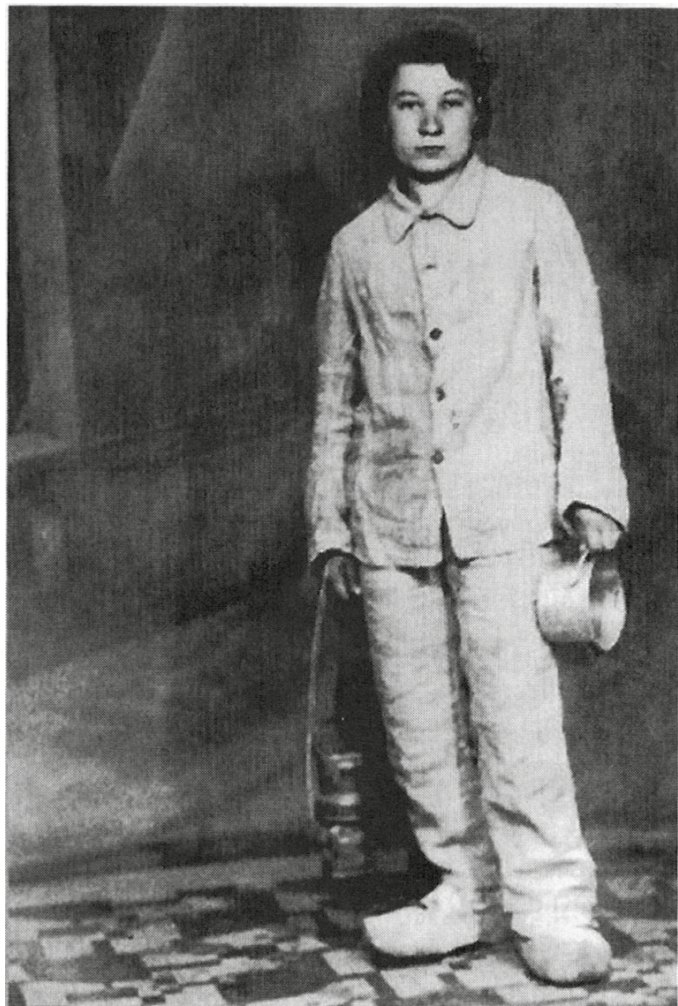
Pendant près d'un siècle, ces cités ont accueilli des vagues successives d'immigrés à l'appel des maîtres des forges pour extraire la minette lorraine des entrailles de la terre et la transformer en acier dont avait besoin la France pour ses infrastructures. Ce sont en majorité des Italiens, puis des Polonais qui sont venus vendre leur force de travail, rechercher un toit, une certaine protection sociale ; moins nombreux, des Maghrébins s'y sont également installés.

Les Italiens venaient en majorité du Nord de l'Italie où les traditions des luttes ouvrières et paysannes étaient solidement ancrées. Tout naturellement, ils ont développé un grand sens d'organisation syndicale et politique. Grâce à leurs combats revendicatifs, ils ont réussi à obtenir bon nombre d'avantages sociaux qui aujourd'hui encore font référence au niveau national.

La Lorraine est une région qui a été marquée par l'Histoire, souvent de façon dramatique. Tout au long d'une période qui a duré moins d'un siècle, elle a été occupée trois fois par son voisin allemand. La période de la Deuxième guerre mondiale en a été la plus tragique. Le Pays-Haut lorrain a vu surgir des camps dont les prisonniers étaient originaires de l'Est de l'Europe, en majorité de l'URSS occupée. Souvent, ces camps étaient d'anciennes casernes françaises réaménagées en camps de concentration par les nazis. Avant-guerre, ils desservaient les fortifications de la Ligne Maginot, nombreuses dans la région. Les prisonniers de guerre soviétiques y étaient traités de manière inhumaine : les coups, la nourriture insuffisante et de très mauvaise qualité, les maladies, les travaux forcés dans la mine et les usines décimaient leurs rangs.

Thil et Errouville, deux petites villes de la région

de se faire comprendre de tous. Les immigrés libres de leurs mouvements comprenaient bien ce que pouvaient ressentir ces esclaves arrachés à leur patrie. L'organisation clandestine de la résistance FTPF faisait le reste, c'est-à-dire le soutien matériel, moral et la transmission de nouvelles sur l'évolution du front.



Tenue typique des gamines à la mine

3 - La manifestation, l'évasion

C'est dans ce contexte que furent organisés les préparatifs de l'évasion des plus déterminés (une centaine d'hommes et de femmes). Une date fut arrêtée dans la nuit de 7 au 8 mai 1944. Un événement héroïque, mais très risqué, faillit tout faire échouer : le comité clandestin des gamines décida de célébrer au grand jour la journée internationale de solidarité des travailleurs en ce 1^{er} mai 1944... à l'aube, à la sortie du camp d'Errouville pour le transfert en train vers la mine, les gamines refusèrent d'aller travailler ! Puis, sous les coups de crosses et les brutalités des gardiens, les gamines sortirent affublées de bouts de tissu rouge, foulards,

ont joué un rôle très particulier dans l'Histoire du pays. Avant-guerre, Errouville avait accueilli un camp militaire dont le personnel était dédié aux services des infrastructures de cette ligne Maginot. Après la défaite française de 1940, cette caserne fut transformée en camp de concentration pour les déportés de l'Est. Thil avec ses trois mines de fer avait un intérêt particulier pour les nazis. Non seulement le fer était une matière première stratégique pour l'industrie de guerre allemande, mais aussi l'une d'entre elles offrait un accès direct à flanc de coteau avec une voie de chemin de fer à l'écartement standard. Aussi après l'élargissement des galeries, les chefs nazis de l'Organisation Todt décidèrent de la transformer en atelier d'assemblage de bombes volantes V1. En effet, dans la nuit du 17 au 18 août 1943, la R.A.F. avait pratiquement rasé le centre de recherche et de production des fusées V1 et V2 de la presqu'île de Peenemünde au nord de l'Allemagne. Hitler et ses généraux ont alors décidé d'enterrer la production de ces armes nouvelles qui, d'après eux, devaient changer le cours de la guerre. Les Allemands avaient aussi perdu l'initiative des offensives au profit des Soviétiques après l'encerclement et la destruction complète de la VI^{ème} armée de Paulus à Stalingrad. LA grande victoire et LE tournant stratégique de la Deuxième guerre mondiale. Ainsi, à marche forcée, la mine de sel abandonnée de Nordhausen fut aménagée par les déportés du terrible camp de concentration de Mittelbau-Dora. Ce site était dédié à la production des V1. Quant aux V1 de conception plus ancienne et déjà au point, les Allemands envisageaient leur production dans des sites également souterrains, comme dans certaines mines de fer de Lorraine. C'est ainsi que fut choisie celle du Syndicat de Thil.

R. Barchi.

blouses et même d'un drapeau rouge confectionné à la va-vite, puis elles entonnèrent l'Internationale. C'est devant des Allemands médusés, furieux, hurlant et lâchant les chiens qu'elles furent conduites au train puis à la mine de Thil qu'elles traversèrent en continuant de chanter l'hymne des opprimés jusqu'à l'entrée de la mine où les Allemands s'en débarrassèrent en les remettant aux porions.

De retour au camp tard le soir, la répression ne s'est pas fait attendre...rassemblement sur la place centrale du camp, vocifération du commandant du camp, arrestation des « Kolonnführer » jetées au cachot pendant



Prisonnières soviétiques et gardiens nazis

une semaine sans ration et tondues à zéro, des heures à porter en rond des troncs d'arbre, le lendemain travail sans ration alimentaire... Mais pas d'exécutions pour l'exemple... sans doute que les quotas de production assignés par le régime ont dû ici jouer leur rôle...

Au fond de la mine, la solidarité des mineurs de profession se manifestait avec chaleur : partage des gamelles, du pain et des chants révolutionnaires en commun, chacun dans sa langue. C'est Georges Magnette, mécanicien à la mine et deux électriciens italiens, tous trois communistes convaincus qui assuraient le contact avec la direction des maquis FTP-MOI (Francs-Tireurs et Partisans- Main d'Œuvre Immigrée) des forêts de l'Argonne. En région parisienne, le Comité Central des Prisonniers de Guerre Soviétiques affiliés aux FTP-MOI, dirigé par le colonel Gaston Laroche (de son vrai nom Boris Matline), coordonnait l'opération avec sa direction régionale à Nancy (Vladimir Taskine) et avec le commandant FTP de l'Inter Région 25. C'était Catherine (Edith-Judith Haithin alias Catherine Varlin) et François (Axel Simondy) qui assuraient les détails de l'opération prévue pour la nuit du 7 au 8 mai 1944. L'opération réussit au-delà des espérances, ce sont plus de 100 personnes évadées qui se sont retrouvées en pleine nuit à l'endroit convenu dans la forêt d'Errouville. Dans le noir et le silence de la forêt, les minutes interminables dans l'attente de l'arrivée des camarades

FTP semblaient durer des heures ; le stress et la peur d'une opération de provocation/représailles dissuadèrent plusieurs dizaines d'entre eux de continuer. Ceux-ci décidèrent de réintégrer le camp. Finalement ce sont les plus décidés, soit 37 femmes et 27 hommes qui accomplirent jusqu'au bout ce qui avait été planifié... Vers minuit, Catherine et François, accompagnés de guides FTP armés, se sont présentés comme prévu. L'opération se poursuivit au pas de course dans un silence imposé, à travers bois et champs, pieds nus ! En effet, les sabots de bois que portaient les prisonniers étaient bien trop bruyants sur la chaussée, les cailloux et la terre battue des chemins de campagne. Malgré l'épuisement des corps et les grosses ampoules aux pieds, ce sont plus de 70 kilomètres qui ont été parcourus pendant deux nuits. Pendant le jour, ils restaient couchés dans les sous-bois afin de ne pas se faire repérer. A l'aube du 9 mai, épuisés mais heureux de cette liberté toute neuve, ils arrivèrent au camp FTP près de Saint-Mihiel dans la Meuse. Le détachement était dirigé par le commandant Jacques (alias Jules Montanari). Dans cette opération, son rôle était de les accueillir, de les nourrir, de les briefer... puis, comme convenu, de les emmener vers le détachement « Stalingrad ».

4 - Le Maquis

Ce détachement commandé par le capitaine Georges (Guéorguy Ponomarev), composé dans sa grande majorité de maquisards soviétiques évadés, était très actif dans l'Est de la France, particulièrement efficace en opération et très redouté des nazis. Après la libération, le capitaine FTP-MOI Georges fut décoré de la Légion d'Honneur pour services militaires éminents rendus à la nation ... Mais en ce 9 mai 1944, il y eut un gros contretemps ! Lorsque les évadés étaient sur le point de rejoindre « Stalingrad », celui-ci s'est retrouvé encerclé par les troupes nazies lors d'une opération de représailles. L'objectif initial fut alors annulé.

Les 27 hommes rejoignirent d'autres détachements soviétiques basés dans la région... Quant aux 37 gamines, Jacques décida de les mettre à l'abri dans des familles amies de la région ...

Elles y attendraient la libération du territoire. Mais les gamines ne l'entendaient pas de cette oreille, elles ne s'étaient pas évadées pour « se la couler douce » chez des amis... mais bien pour participer à la lutte contre

l'ennemi commun ! Jacques insista et leur laissa 24 heures pour réfléchir. Le lendemain, devant leur détermination intacte, il céda et leur donna son fusil, ce fut la première arme de l'unique détachement féminin de la résistance française. Elles nommèrent leur unité « Rodina » (La Patrie). Le commandant Jacques leur attribua un territoire à deux kilomètres du camp des hommes, un ruisseau d'eau potable les séparait. Les hommes de son détachement les aidèrent à construire leurs cabanes. Enfin, ils leur passèrent les consignes pour communiquer avec le détachement des hommes ainsi que pour assurer leur propre sécurité...quant aux armes, eh bien, il faudrait qu'elles se débrouillent ! La volonté de fer des leaders des gamines, Nadiejda et son adjointe Rosalya Fridzon (alias Ekaterina Semionova alias Tante Katya) firent le reste, organisation en trois groupes en fonction des compétences de chacune : Combat, Médical, Intendance, avec un commandant à la tête de chacun. L'âge moyen des jeunes filles était de 23-24 ans, la plus jeune, Galina Demyanova n'avait pas encore 16 ans.

5 - Rodina en opération, les succès et les pertes

Détachement « Rodina »

Commandants : LISSOVIETS Nadejda
Lieutenant FFI – FTPF
FRIDZON Rozalia (SEMENOVA Ekaterina)
Lieutenant FFI – FTPF

Groupe "combat"

DEREKH Vera
Commandant
AGOCKOVA Nina
DIK Elena
GORDEEVA Antonina
KABANOVSKAYA Elena
KOLESNIKOVA Maria
KOUNTSEVITCH Yadviga
MITROFANOVA Zinaïda
PARAMONOVA Alexandra
PETRAKOVA Evdokia
PETTET Klara
POSKREBKO Klara
SOMTCHINSKAYA Larissa
TCHERNOVA Klavdiya
VACHKINEL Valentina

Groupe "soins médicaux"

ANDRIEVSKAYA Maria
Commandant
ALEXEEVA Nina
BAYKOVA Sophia
GROUZDEVA Alexandra
DEMYANOVA Galina
ËGROVA Vera
ISSAKOVA Elizaveta
KLEBANOVITCH-GUERMAZA
Olga
RYLOVA Raïssa
SAFIULINA Monera
VOROBIOVA Youssefa
ZAVYALOVA Vera



Carte engagé Volontaire de Galina Demyanova

Groupe "ravitaillement"

VLADIMIROVA Alexandra
Commandant
GRYAZNOVA Elena
KIRILLOVA Elizaveta
KLEPAK Elena
KORYAKINA Nina
MIKHAÏLOVA Anna
POPOVA Anna
YAKOVLEVA Lilya

Convaincu par leur détermination et leur savoir-faire, Jacques commence à les emmener en opération. Tout d'abord, il leur assigne des missions de renseignement en ville dans la proximité des sites de cantonnement des troupes ennemies sous le couvert d'innocentes dames promenant leur progéniture dans des poussettes. Par exemple, une mission importante de ce type s'est terminée sur un succès total : la libération de 47 détenus, des clandestins français et soviétiques arrêtés par la Gestapo et internés dans la prison de Bar-le-Duc. Ils devaient être rapidement exécutés. Des gamines ont été désignées pour aller en reconnaissance afin de relever les habitudes de la garde et les mouvements d'entrées/sorties dans le bâtiment. Grâce à ces renseignements précis, les hommes du détachement ont pu neutraliser la garde et faire libérer tous les 47 détenus sans aucune perte.

Puis, ce sont des missions de ravitaillement de jour dans les magasins et boulangeries en ville, et aussi de nuit dans les fermes de colons allemands (réquisition de bétail, de blé, pommes de terre, choux, etc..) et enfin, ce sont les participations à des opérations réelles de combat... embuscades sur des convois transportant des armes, des munitions et des vivres. C'est au cours d'une de ces opérations qu'elles saisissent des mitrailleuses allemandes Schmeisser ainsi que des Panzerfaust (bazooka) et font même cinq prisonniers, ce qui contraria beaucoup Jacques. En effet, dans cette guerre de Partisans, on ne faisait pas de prisonniers... c'était un fardeau inutile qui mobilisait des hommes en armes pour les surveiller et de plus, il fallait les nourrir... Toutes choses impossibles dans des conditions de guerre. Et pourtant ces filles qui, dans leur pays, avaient vu brûler leurs maisons, des proches fusillés

ou pendus, qui avaient été envoyées au bagne, ne se sont pas résolues à les abattre. Assignés aux corvées du camp, ces prisonniers étaient néanmoins surveillés nuit et jour. Elles les ont nourris jusqu'à la libération du territoire par les Américains. Conformément aux consignes, les G.I's les ont rassemblés pour les emmener dans un camp de prisonniers, mais les Allemands ont longuement imploré les jeunes filles... ils voulaient rester avec elles... impossible bien sûr ! Et il faut bien dire que ce n'était pas vraiment le souhait des gamines !

Malheureusement, c'est au cours de cette dernière embuscade organisée dans la soirée du 17 août sur la route départementale 110 près de Brandeville (55), que François et un Yougoslave au surnom de Tito allaient perdre la vie... François ! Lui qui avec Catherine avait organisé l'évasion des gamines du camp d'Errouville !

La Lorraine libérée, les gamines furent rassemblées dans une caserne de Verdun avec leurs camarades des formations du maquis. Un défilé des détachements fut organisé dans l'artère principale de Verdun ; les gamines de « Rodina » furent particulièrement à l'honneur. À l'issue de cette parade, tous les détachements furent rassemblés dans la cour de la caserne où les représentants du Gouvernement Provisoire de la République Française ainsi que l'ambassade d'URSS à Paris libéré félicitèrent les combattants. Chacune des gamines de « Rodina » s'est vu remettre une carte d'Engagé Volontaire des Forces Françaises de l'Intérieur tamponnée et signée par le commandant Jacques. Lors de cette cérémonie, les grades de Lieutenant FFI-FTP ont respectivement été remis à Nadiejda Lissoviets et Rosalya Fridzon, les deux commandantes successives du détachement.

TÉMOIGNAGE



Evdokia PETRAKOVA

Voici vraiment trente ans et quelques que je cours, cours, et que je m'évade – je n'y arrive aucunement... En effet, ce n'est pas seulement la nuit, en rêve, que je cours. Parfois dans la réalité, une telle chose m'arrive, comme si là maintenant, c'était l'évasion... À la SD, j'étais dans la prison de la rue Otrotsky. Et de là, on nous emmenait souvent à l'interrogatoire dans une maison qui faisait face au bâtiment du gouvernement. Voilà, c'est ici que j'ai bondi pour échapper aux hommes d'escorte afin de me fondre dans la foule. Et, vous savez, je me serais sauvée, s'il n'y avait pas eu cette bonne femme avec des yeux tout écarquillés qui exigeait qu'on lui laisse le champ libre. Les Allemands m'ont saisie sur la Kirov, à côté de l'hôtel « Belarus ». Ils m'ont tant battue... avec leurs crosses, toutes leurs crosses. Eh bien, il a fallu passer à travers tout l'enfer – on m'a emmenée de Minsk à Nancy, ensuite à Errouville, dans les mines. Je ne m'imaginais pas que je m'évaderais alors... C'est pourquoi je continue à courir depuis trente ans et quelques ...

Après cet événement, curieusement, la trace du Commandant Jacques se perd définitivement. Malgré des recherches minutieuses, je ne suis pas parvenu à reconstituer son parcours d'après-guerre. C'est un fait étrange et incompréhensible survenu subitement après la libération de la Lorraine. !?! Un document retrouvé aux archives des armées à Vincennes fait le même constat. Que s'est-il donc passé, quel a été son destin ? Toujours pas de réponse à ce jour...

6 - 70 ans après, à la recherche des survivantes

Après de longues recherches, ce n'est qu'en novembre 2012 que nous avons réussi à retrouver à Novotcherkassk, près de Rostov-sur-le-Don, l'unique survivante du détachement « Rodina » - Alexandra Sergueevna Paramonova. Elle n'avait « que » 98 ans, une « gamine » encore pétillante et pleine d'amour pour les Français. Notre rencontre était empreinte d'une intense émotion. Le fait qu'elle ait fait partie du groupe de combat rajoutait de l'épaisseur à notre rencontre... Je l'ai interviewée et filmée pendant plus d'une heure quarante. Nous venions d'échanger pendant près d'une heure lorsque, tout à coup, sa voix s'est subitement étranglée... de grosses larmes ont coulé sur ses joues à l'évocation, 68 ans plus tard, de l'épisode tragique de la disparition de François et de Pierre - un autre camarade organisateur de l'évasion, tué lui aussi quelques jours après François... Ses yeux embrumés fixaient un horizon imaginaire... dans un silence que tous les présents respectaient. Alexandra ne les essuya pas immédiatement... Le temps s'était suspendu et tous comprenaient qu'elle dédiait les perles de ses yeux ...

Un moment très fort et privilégié !

Alexandra a été faite citoyenne d'honneur de la ville de Thil par Annie Silvestri, maire de la ville. Le diplôme et des cadeaux lui ont été remis à son domicile en juin 2014 lors d'un voyage de Madame le maire en Russie. Une rencontre très émouvante entre deux femmes qui se comprenaient par-delà les frontières, les langues et les cultures. Le 9 décembre 2014, à trois semaines de ses 100 ans, Alexandra est partie rejoindre ses camarades de combat...

Les gamines ont combattu dans les forêts de l'Argonne jusqu'à la libération par les troupes américaines de la Lorraine en septembre 1944. Ils avaient débarqué 3 mois plus tôt en Normandie. Les « Rodina » ont toutes été rapatriées en URSS à des dates et avec des moyens différents. Certaines sont rentrées au cours du deuxième semestre 1945, d'autres au cours de l'année 1946.

Cinquante ans plus tard, dans les années 1990, après le changement de régime à Moscou, l'Association des Vétérans Soviétiques de la Résistance Française effectua des démarches auprès du nouveau pouvoir pour qu'il reconnaisse enfin les mérites de ces combattants au même titre que ceux des militaires victorieux du nazisme.

L'Association fit de même auprès des autorités françaises. Mais beaucoup avaient déjà disparu. Néanmoins, les survivantes de « Rodina » furent enfin reconnues, décorées par les deux pays et une pension leur fut attribuée par la France ! Ce leur fut beaucoup plus qu'une récompense, c'était une réelle renaissance. Avec des mots simples et forts, c'est Mikhaïl Nikolaïevitch Makrouchnikov, maquisard du maquis de

TÉMOIGNAGE



Larissa SONTCHINSKAYA

Chez nous à Dzerjinsk, ils ont brûlé le bâtiment de l'administration. Les Allemands se sont littéralement comportés comme des sauvages - rafles, arrestations, perquisitions...

Peut-être le malheur aurait-il pu passer à côté de notre maison, mais lors de la perquisition chez nous, ils ont trouvé un paquet de cartouches, un récepteur dans la cave et un drapeau rouge...

Eh bien, ils ont libéré l'aînée. Et avec mon mari nous ne nous sommes pas revus de sitôt – Déjà, c'était en France, après la libération....

Cluny, qui l'a le mieux exprimé et de belle façon : « *Ce n'est pas pour la médaille que je suis heureux, je suis heureux que la grosse pierre qui pesait sur mon âme soit enfin tombée – j'ai commencé à me sentir membre à part entière de la société* »

1960

Lorsque Khrouchtchev est arrivé au pouvoir en URSS, une période d'ouverture et de détente intérieure s'en est suivie. Les anciens déportés résistants qui avaient combattu dans les rangs de la résistance française commençaient à être interviewés dans la presse écrite, à la radio et à la télévision. On avait demandé à Nadiejda de s'exprimer à la télévision biélorusse au moment de la visite de Nikita Khrouchtchev en France en avril 1960. Voici ci-dessous la copie du texte de son intervention dont je ne traduirai que peu de phrases. Elles illustrent bien les sentiments de ces jeunes filles envers la France et ses habitants :

« ...C'est dans ce combat que fut tué notre ami François. Nous le gardons en mémoire, non seulement parce qu'il nous avait amenées chez les Partisans mais surtout pour sa simplicité et sa sensibilité qui resteront à jamais gravées dans nos cœurs. En ces jours où Nikita Sergueïevitch Khrouchtchev accomplit sa visite en France et mène des discussions avec le président de Gaulle, au nom de nos amies, anciennes participantes au mouvement de la Résistance Française ainsi qu'en mon nom propre, je tiens à remercier tous les gens simples de France pour leur hospitalité et leur solidarité de combat avec le peuple russe pendant la Deuxième guerre mondiale... »

2 décembre 1944, Charles de Gaulle à Moscou au Kremlin, dialogue avec Staline en préparation du traité franco-soviétique signé quelques jours plus tard.

« ... Les Français savent ce qu'a fait pour eux la Russie soviétique et ils savent que c'est elle qui a joué le rôle principal dans leur libération. »

6 juin 2014

François Hollande à Ouistreham, cérémonies du 70^{ème} anniversaire du débarquement en Normandie.

« ... Et une fois encore, mais cela ne sera jamais trop, je tiens à souligner la contribution décisive des peuples de ce que l'on appelait l'Union soviétique. Ces peuples-là nous sommes aussi dans le devoir de reconnaître ce qu'ils ont fait pour notre propre liberté, pour la victoire contre le nazisme. » ■

René Barchi

Historien du groupe Rodina, natif de Thil.

Voir l'article du même auteur dans

« Le réveil des combattants » juillet-août 2019.

TÉMOIGNAGE



Nina AGOJKOVA

Pourquoi m'ont-ils emmenée ?

Anya et moi étions d'Orel, nous avons été parachutées près de Moguilev. De là, selon le scénario, nous devions aller rendre visite à « notre tante » à Minsk.

Là-bas, nous sommes tombées sur des salopards de l'école du renseignement de Petchi, ils ont essayé d'obtenir des listes, eh oui... nous étions jeunes ! Le jour du parachutage je venais d'avoir seize ans. Certes, lorsque la ville d'Orel fut libérée, de ma propre initiative, je m'étais rajouté une paire d'années à mon âge...



Carte et médaille du combattant Nina Agochkova

Vidéo & bibliographie :

Video « Rodina ou les secrets de la mine abandonnée » <http://youtu.be/8BBd5toS9QU>

Vladimir Bokun – TV "ONT" – « Obratniy Otchetchet »

2014 url :

Sites sur le camp de Thil

<http://www.jean-maridor.org/francais/thil.htm>

http://papauszistjust.blogspot.fr/2009_07_01_archive.html

<http://www.encyclopedie.bseditons.fr/article.php?ArticleId=52&pChapitreId=34607&pSousChapitreId=34610&pArticleLib=Le+Kommando+Thil+%5BStruthof%2C+cam+p+de+concentration+nazi%3EKommandos%5D>

Pascal Brenneux - Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine

Les prisonniers russes dans les mines de fer lorraines (1941-1944)

Les travaux du III^e Reich entre Alzette et Fensch

L'été des partisans

Les camps soviétiques en France

La Revue Russe n° 27 – 2005

Les combattants soviétiques engagés dans la Résistance française

Devichonki nachy za Verdenom

Belorassy v evropeyskom soprotivlenii

K POBEDE tcherez plen i podvig, pamyat o pavchikh

Uchastye rossiyskoï emigratsii i sovietskikh voennoplennykh vo frantsuzskom dvizhenii soprotivleniya v gody vtoroi mirovoi voïny (1939-1945 gg.)

Stranitsy istorii rodnogo kraya

Eugène Gaspard – Gérard Klopp

Claude Collin - Presse universitaire de Nancy

Georges Coudry - Albin Michel

Rita Ouritskaya - Association Française des Russistes - Institut des Etudes Slaves

"in NEMAN" - R.A. Yenokhine - yezhemeyachniy literaturno-khudozhestvennyy i obshchestvenno-politicheskiy jurnal - Organ Soyuzza Pisateley BSSR

V.P. Pavlov - Minsk - Belaruskaya navuka »

Oleg Nikolayevitch Ozerov - Izdatelstvo Patriot

R.V. Lebedenko i V.V. Zyuzin - FGBOU VPO - PGLU »

You.I. Chevtsova, V.I. Khrisanov - Uchebnoe posobie, Tolmatchevskaya srednaya shkola

TÉMOIGNAGE



Rosalia FRIDZON

La guerre m'a trouvée à Dzerjinsk où j'administrais le service de la santé publique du district. En évacuant les blessés, je me suis retrouvée sous un bombardement. Un mois plus tard, j'étais réfugiée à Minsk dans l'appartement du médecin-chef de l'hôpital, Dzerjinski Barbara Nilolayevna Filippovitch dont j'avais sauvé la fille de quatorze ans sous ce même bombardement. Des amis m'ont obtenu un passeport au nom de Ekaterina Dmitrievna Semionova.

Au début de 1942, je me suis installée comme infirmière à l'hôpital des maladies infectieuses, j'ai pris contact avec la clandestinité. J'y ai contracté le typhus, après quoi je fus envoyée dans un détachement de Partisans. Là, j'y ai prêté serment, j'ai fait partie d'un groupe spécial. Je suis revenue à Minsk. Pendant plus d'une année, sur ordre du commandement du détachement, je recueillis des informations sur l'emplacement des unités militaires de l'ennemi.

J'ai été arrêtée en décembre 1943.

1940 : Une page de l'Histoire de France déchirée en deux. Le Mémorial Alsace-Moselle et l'Europe de la paix.

Si tout le monde est d'accord pour faire l'éloge de l'Alsace pour la beauté et la variété de ses paysages, sa gastronomie ou son esprit d'entreprise, nous ne pouvons que nous en réjouir. Mais peu de gens connaissent vraiment son histoire pendant la 2^{ème} guerre mondiale, s'étonnant même qu'elle puisse être différente de celle de la mère-patrie, notre « République Une et Indivisible » dont on connaît bien les malheurs de cette période !

Or, nous ne le rappellerons jamais assez, cette page d'histoire, à partir de l'Armistice de juin 1940 et jusqu'à la Libération de mai 1945, s'est bel et bien déchirée en deux !

Page sur laquelle, pendant 5 ans, deux histoires de guerre se sont écrites sur deux colonnes parallèles, sans communication entre elles, en deux récits de guerre bien différents l'un de l'autre, suivant que la population vivait sous la domination allemande de l'**Occupation** dans les départements dits « de l'intérieur » ou sous celle de l'**Annexion de fait**, en Alsace et en Moselle.

La France de l'intérieur subit le régime de l'Occupation dès l'été 1940.

Occupation qui va être étendue à la Zone libre en novembre 1942. Il s'agit assurément de la période la plus humiliante de son Histoire, avec ses 1 845 000



L'Europe nazie en 1942. Manuel Histoire-Géographie 3^e Belin, 1989

soldats prisonniers de guerre dont la majorité se morfondra dans les camps de prisonniers en Allemagne jusqu'à la Libération, avec les lois antijuives et les rafles de l'été 1942 organisées par la police et la gendarmerie françaises, sa honteuse collaboration d'État, le pillage en règle de ses richesses nationales, avec la Milice au service des nazis, le S.T.O., avec la Légion de Volontaires Français et la division SS française « Charlemagne », avec une population rationnée, en quête constante de nourriture, d'habillement, de bois ou de charbon...

La France subira, en plus, le profond discrédit des nations amies fermement convaincues de sa victoire sur les armées de Hitler, et par le fait même, de la chute prochaine et définitive du démentiel régime nazi !

Défiance que les Alliés continueront à lui témoigner pendant toute la durée des hostilités et que le général de Gaulle et la Résistance auront beaucoup de mal à dissiper avant de pouvoir s'asseoir à la table des vainqueurs en mai 1945 !

Toutefois, la France de l'Occupation conservera son administration avec ses préfets, ses institutions, ses lois et sa gouvernance nationale, le régime de Vichy.

Tout autre est le sort des trois départements frontaliers du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle : c'est l'Annexion de fait au III^{ème} Reich allemand !

Hitler voulait redonner à l'Allemagne sa grandeur passée avec ses frontières d'avant 1918, mais grandeur à travers l'idéologie mortifère du national-socialisme et son règne de 1000 ans !

Coupés du reste de la France, sans même la moindre mention dans le texte de l'Armistice, l'histoire des trois départements s'écrit désormais en marge de celle des autres départements de la mère-patrie.

Avec l'Annexion, ils vont faire l'expérience de la brutalité nazie, connaître la mise au pas dans les camps de redressement ou de rééducation pour les récalcitrants. Pour l'Alsace, le camp se situait à La Broque - Vorbrück en allemand - à côté de Schirmeck où les fortes têtes d'Alsaciens pouvaient passer plusieurs semaines, voire plusieurs mois avant de rentrer à nouveau chez eux... avec 25 à 30 kilos en moins et l'interdiction absolue de parler de ce qu'ils avaient vécu. Promesse tenue pendant toute la guerre car aucun des « Schirmeckler », comme les appelait la population, n'avait envie de récidiver !

L'Annexion, c'est l'application à effet immédiat des lois allemandes, y compris les lois raciales. C'est l'école et l'université allemandes avec l'interdiction de parler le français, ce sont les expulsions, les internements. C'est le R.A.D., un service de travail qui était en fait une préparation militaire avant l'incorporation de force dans la Wehrmacht. Service obligatoire pour le Reich, également exigé de 15 000 jeunes filles alsaciennes et mosellanes « Malgré-elles », au service de la Wehrmacht en tant qu'auxiliaires de guerre, ou aides agricoles ou personnels de maison.

Toutes ces personnes, qui avaient toujours la nationalité française, ne pouvaient juridiquement être incorporées dans une armée ennemie de la France sans leur consentement ! L'incorporation de force constitue en effet un crime de guerre au regard du Droit international. Mais cela ne dérangeait en rien les vainqueurs. Il y eut, certes, des protestations confidentielles du maréchal Pétain dans le cadre de la Commission d'Armistice mais elles ne recevront jamais de réponse des autorités allemandes.

La population se voit donc imposer une administration germanique sous la botte de deux hauts dignitaires nazis fanatiques : les Gauleiter Wagner pour l'Alsace et Bürckel pour la Moselle.

L'objectif fixé par Hitler était clair : germaniser les Alsaciens-Mosellans dans un délai de 10 ans pour en faire de dociles citoyens du Reich. Wagner assurera au Führer que pour lui, 5 ans suffiront !



*Une France divisée
Manuel Histoire-Géographie 3^e Belin, 1989*

L'incorporation de force dans l'armée allemande.

On ne le dira jamais assez, les départements annexés ont payé un très lourd tribut pendant cette guerre, avec un pourcentage de morts quatre fois supérieur à celui du reste de la France.

Triste record et, combien douloureux, qui s'inscrit dans la mémoire collective des familles qui ont sacrifié des pères de famille, des maris, des fils, des frères pour une idéologie qui leur était totalement étrangère, la folie hitlérienne qu'ils découvraient dans toute sa brutalité !

Il est vrai que l'état-major de la Wehrmacht ne tenait pas trop à avoir dans ses rangs des Alsaciens ou Mosellans non volontaires, qu'il jugeait « non fiables ». Mais il fallait bien compenser, à partir de 1942, les premiers revers de l'armée en Russie...

Là encore, Wagner fait du zèle : le décret du 25 août 1942 prévoyait l'incorporation obligatoire dans l'armée régulière, la Wehrmacht ou la Kriegsmarine. Pourtant, il affectera en 1944, de sa propre autorité - alors que son collègue Bürckel ne le fera pas pour les Mosellans - une grande partie des appelés Alsaciens de la classe 1926 dans la Waffen-S.S. pour faire plaisir à son ami Himmler, le grand patron de l'empire S.S., un autre fanatique du régime ! Décision diabolique, véritable bombe à retardement qui nous vaudra plus tard l'affaire d'Oradour et le procès de Bordeaux...

Cette page d'histoire déchirée en deux impactera lourdement notre jeunesse alsacienne et mosellane : leur jeunesse volée, ils la passeront sous un uniforme qui n'était pas le leur, le plus souvent sur le front de l'Est, face à l'Armée Rouge, pourtant alliée à la France, mais dont ils redoutaient malgré tout d'être faits prisonniers !

Voici ce qu'un jeune Dambachois de la classe 1926 écrit sur son incorporation dans ses Mémoires qu'il a rédigées pour sa famille, au soir de sa vie :

« 1943, l'année fatale. J'ai été invité à me présenter au conseil de révision le 1^{er} juin au cercle catholique de Sélestat. J'y ai été marqué bon pour le service. À partir de ce moment-là j'étais constamment en rogne. (...) »

J'ai reçu mon affectation au R.A.D. pour le 24 novembre 1943. C'était le service de travail du Reich. À la place du fusil on vous donnait une bêche. J'ai été incorporé à Strasbourg avec d'autres Alsaciens mais aussi des

Allemands. À cette époque je n'étais pas bien costaud, c'est J.T. (un ami) qui m'a aidé à gravir les planches du parcours du combattant. J'étais bon grimpeur. Ensuite les S.S. sont venus pour voir s'il y avait des volontaires, un seul, un Berlinois les a suivis. Voyant qu'ils avaient peu de succès, ils ont promis qu'ils reviendraient. Effectivement, après quelques jours ils sont revenus et ont fait rassembler la classe 1926, la mienne, dans la salle à manger. Ils ont contrôlé notre dos et nos cheveux. Un gars d'Epfig, A.S., qui avait les cheveux crépus s'est enfui et s'est caché au Champ du Feu. (...) Tous les autres ont été incorporés dans la Waffen S.S., moi de même. J'ai été libéré du R.A.D. et, le 28 février 1944, j'ai dû aller à Munich au SS Flack Regiment ».

Voilà comment ces jeunes gens, à peine âgés de 18 ans, parfois moins, seront affectés dans ces corps de l'élite nazie de sinistre réputation !

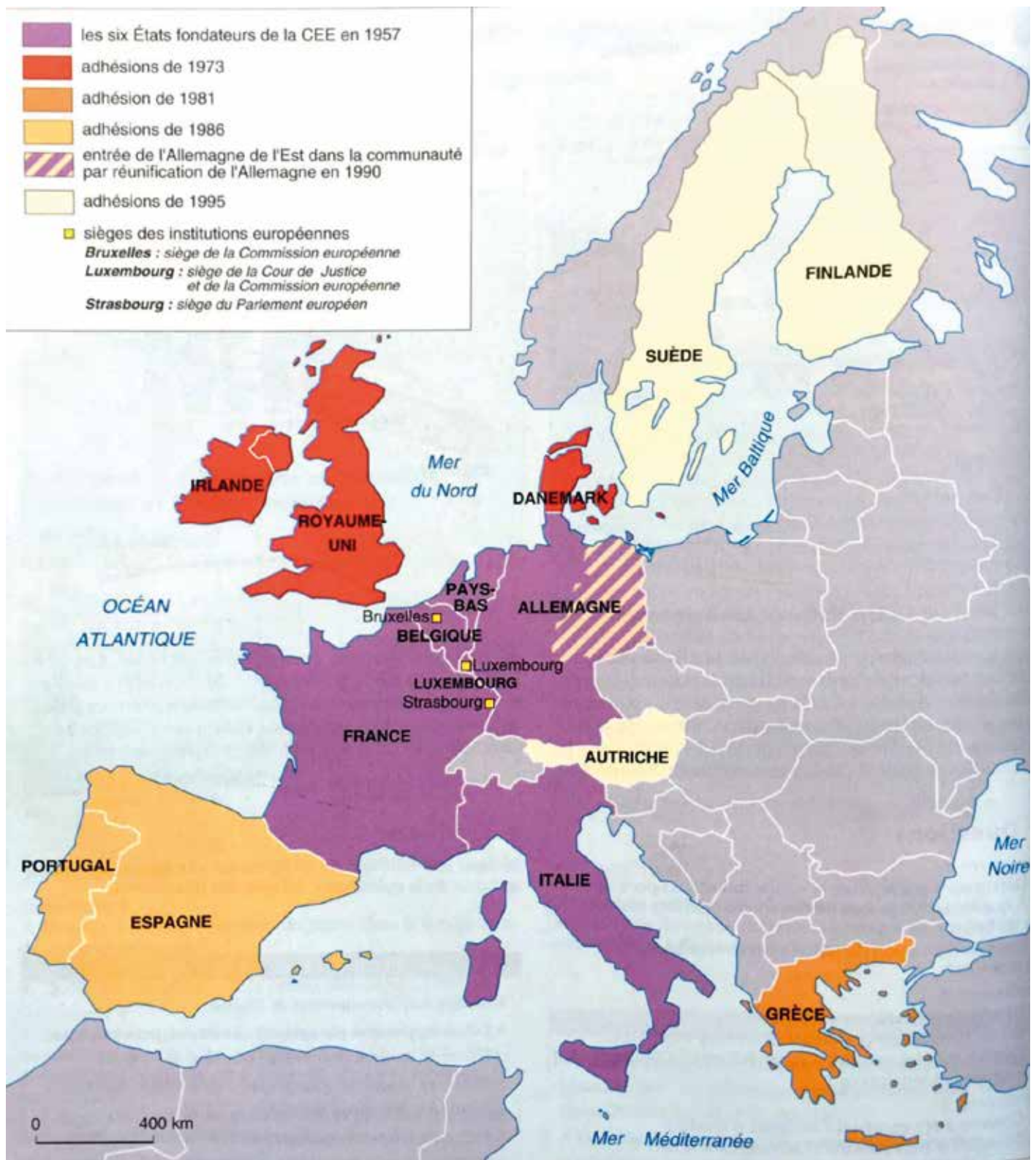
On retrouvera 13 de ces jeunes incorporés dans les rangs des S.S. à Oradour-sur-Glane, ce village martyr du Limousin où 642 personnes furent massacrées par les troupes S.S. le 10 juin 1944 !

Au procès de Bordeaux de janvier 1953, où aucun décideur du massacre n'était présent, alors que le général de la division S.S. « Das Reich » vivait tranquillement en Allemagne, ces simples exécutants dont la majorité n'avait pas tiré un coup de feu, furent condamnés en tant que criminels de guerre. Peine vite amnistiée devant le scandale que provoquait ce jugement en Alsace ! Constat évident que neuf années après les faits, le sort de l'Alsace annexée restait encore totalement méconnu, si ce n'est passé sous silence, par les juges du Tribunal militaire de Bordeaux. Méconnaissance largement partagée avec la majorité de nos concitoyens « de l'intérieur » !

Le procès de Bordeaux est le révélateur de notre page d'Histoire de France déchirée en deux...

Le drame d'Oradour laissera des traces profondes entre le Limousin et l'Alsace. L'hostilité s'est certes apaisée depuis 1953, mais l'incompréhension et le ressentiment restent encore vifs.

Par bonheur, les efforts conjugués de quelques « artisans de paix » sont porteurs d'espoir : Roland Ries, maire de Strasbourg, fils d'incorporé de force, sera le premier maire de la capitale alsacienne à se rendre officiellement dans le village martyr en 1998. Mgr Joseph Doré, archevêque de Strasbourg en 2004 et « Alsacien



Années 1990 : Une Europe en construction
 Manuel Histoire-Géographie 3^e Hatier, 1999

de cœur » fit un sermon remarqué à l'occasion du 60^{ème} anniversaire de la tragédie. Raymond Frugier, l'ancien maire d'Oradour, un grand ami de l'Alsace et de Dambach où il a séjourné en novembre 2004, a bien pris la mesure de l'immense douleur commune aux deux régions qui, toutes les deux, ont été victimes de la même barbarie nazie !

Pour nos jeunes générations qui veulent savoir, seule une nécessaire empathie pour ce qui s'est passé et une connaissance approfondie de l'histoire de la France occupée et de la France annexée auront raison des suspicions réciproques. N'est-ce pas aussi le rôle des historiens du Centre de Mémoire d'Oradour et du Mémorial Alsace-Moselle ?

Pouvait-on éviter l'incorporation de force ?

Y échapper a été l'obsession de tous les Malgré-nous !

Comme l'écrit notre Dambachois, précité, à partir du moment où il a été reconnu bon pour le service, il était « constamment en rogne » !

Si bien qu'un jour d'une rogne plus intense, il mit son projet à exécution, sans en parler à personne, dans l'intention de fuir en Suisse. Il note dans ses mémoires :

« La tante Joséphine m'indiqua le nom et l'adresse d'une personne à Mulhouse qui pouvait m'aider. Je suis parti pour Mulhouse où je réussis à trouver l'individu, Mr René. Il était fonctionnaire à la Kripo (Kriminal Polizei), mais il travaillait pour les autres. Il était d'accord pour me faire passer la frontière suisse à minuit. Il m'emmena dans une villa et me donna un pistolet pour me défendre en cas de besoin. Le soir tombé, j'aperçus l'ombre d'une femme qui s'approchait. C'était ma mère qui m'avait retrouvé. Elle voulait que je rentre à Dambach car elle avait peur que toute la famille ne soit déportée par les nazis. Étant donné qu'A., mon plus jeune frère, n'avait alors que six ans, je me décidai à rentrer. Mr René étant arrivé entre-temps, je lui expliquai ce qu'il en était. Plus tard les nazis, mis au courant de ses agissements, l'ont arrêté et fusillé ».

Les cas de refus d'incorporation et de désertions existaient, ainsi que les filières d'évasion vers la Suisse ou vers la Zone libre. Mais les évasions collectives ou individuelles, comme celle du Général Giraud, la plus médiatisée, étaient terriblement dangereuses pour les membres de la famille qui habitaient sur place, à cause de la loi nazie de la **Sippenhaft** ou **Sippenhaftung**.

Le piège mortel de la Sippenhaft.

Cette loi inique, publiée en complément du décret de 1942 sur l'incorporation de force, consacre la responsabilité collective de la famille au sens large, en cas de défaillance d'un appelé : déportation de toute la famille vers la Pologne ou la Silésie, confiscation des biens et comparution devant un « Sondergericht », un tribunal d'exception. Tel est le sort réservé aux parents, aux frères et sœurs et à toute la famille, y compris les grands-parents du jeune qui se soustrayait à l'ordre d'appel de la Wehrmacht ! Si par malheur l'évadé ou le déserteur était repris, son sort était vite réglé : la pendaison ou le poteau d'exécution pour l'exemple !

La seule exonération possible des proches était de prouver qu'ils avaient sérieusement essayé de dissuader le jeune de désertir. Ou alors de le dénoncer ...

Cette loi diabolique, Wagner l'a appliquée dans toute sa rigueur pour 18 jeunes appelés de Ballersdorf dans le Haut-Rhin. Leur tentative d'évasion en Suisse du 12 février 1943 échoua de peu à la frontière. Trois d'entre eux furent tués sur place, un quatrième réussit à s'enfuir, les 14 autres furent fusillés le 17 février au Struthof.

Dès le 15 février toutes les familles des jeunes furent arrêtées et dirigées sur le camp de Schirmeck pour être ensuite réparties dans différents camps de travail en Allemagne où elles restèrent jusqu'à la Libération.

Le Gauleiter donna à ce crime toute la publicité nécessaire pour terroriser la population.

Aucun jeune appelé ne pouvait, ni ne voulait, prendre le risque d'exposer sa famille à de telles représailles !

Ce texte de loi, tant redouté par les parents, est actuellement bien mis en valeur dans la scénographie du Mémorial Alsace-Moselle. Mais combien de personnes, en dehors de notre région annexée, connaissent cette mesure diabolique ?

Le bilan de l'incorporation de force pour les Alsaciens-Mosellans dans la France annexée reste très lourd : 130 000 incorporés : 100 000 Alsaciens et 30 000 Mosellans et 40 000 morts ou disparus. Les historiens parlent de 24 000 tués sur le front et 16 000 morts dans les camps de prisonniers russes et yougoslaves. Pour beaucoup de prisonniers français, le camp russe de Tambov s'apparentait plutôt à un mouiroir qu'à un centre de rapatriement...

Notre incorporé de Dambach a également connu la

captivité en Russie. Fait prisonnier le 3 mai 1945, soit 5 jours avant la capitulation sans conditions de l'Allemagne, il passera néanmoins encore de longs mois en captivité près de Moscou dans un camp où la pénibilité du travail s'ajoutait au manque de nourriture, aux températures inférieures à -20°, voire -30° dès la mi-septembre. Ce camp continuait à être sous le commandement d'officiers allemands prisonniers.

Ce n'est que la veille de Noël 1945 qu'il retrouvera enfin sa famille où son plus jeune frère, qui lui a ouvert la porte, ne le reconnaîtra pas !

Le Mémorial Alsace-Moselle et l'Europe de la Paix.

Notre Histoire de France, dans notre « République Une et Indivisible », qu'on le veuille ou non, elle est plurielle ! Nous venons de le constater.

Le Mémorial Alsace-Moselle, voulu par les élus alsaciens et mosellans, inauguré en juin 2005, en est l'expression. Il est en même temps un formidable instrument pédagogique pour exprimer toute la diversité et la complexité de notre histoire. Jacques d'Alsace disait

que : « Notre histoire est celle de la France et l'histoire de France est la nôtre ».

Trois conflits ont ensanglanté la France et l'Allemagne en moins de 75 ans !

Malgré tout, la France trouve le chemin de la réconciliation avec une Allemagne à peine débarrassée de la mortifère idéologie nazie.

En effet, dès 1946, W. Churchill parlait de la nécessaire réconciliation franco-allemande et de la création d'une organisation européenne qui seraient les conditions de la paix durable et de la liberté sur le continent. (Discours du 29 septembre 1946 à l'Université de Zurich).

Les bases d'une collaboration commune se mettent en place en quelques années... à tel point que cette attitude interpelle les élites intellectuelles de certains pays asiatiques comme le Japon.

Le Pays du Soleil Levant a été en effet, comme nous, et depuis très longtemps, en conflit avec ses voisins, sans jamais trouver la voie du rapprochement.



Jacques Delors
Manuel Histoire-Géographie 3^e Hatier, 1999

La signature du traité de Maastricht (février 1992)
Manuel Histoire-Géographie 3^e Hatier, 1999

Professeurs d'universités et étudiants japonais sont dorénavant très nombreux à visiter le Mémorial. Un certain temps, le président des Amis du Mémorial (A.M.A.M.), Marcel Spisser donnait même des conférences dans une université de Tokyo sur l'histoire d'Alsace et les guerres franco-allemandes. Il y existe même une chaire d'Histoire de l'Alsace !

En effet, au Japon, les universitaires ont du mal à comprendre que deux pays traditionnellement ennemis arrivent, en peu de temps, à trouver le chemin de la réconciliation et à jeter les bases de la construction de l'Europe des Nations, alors que leurs propres conflits armés contre la Chine (1894-1896 et 1937-1945), la Russie (1904-1906), la Mandchourie n'ont jamais abouti à un quelconque rapprochement. Bien au contraire, les tensions restent toujours vives et actuelles...

Y aurait-il alors un secret dans la mentalité européenne qu'ils aimeraient découvrir ?

Si le « secret » existe, il ne peut être cherché ailleurs que dans les valeurs que partagent l'ensemble des populations européennes : les Droits de l'homme, la tolérance, le pardon, la réconciliation..., valeurs issues de la pensée des philosophes du Siècle des Lumières. Elles ont certainement des racines bien plus profondes, mais il s'agit là d'un autre débat ...

Les chemins d'Europe, ce sont d'abord les sept principaux architectes de la construction européenne d'après-guerre que l'Histoire reconnaît comme les « **Pères de l'Europe** » : l'Allemand Konrad Adenauer, le Luxembourgeois Joseph Bech, le Néerlandais Johan Wilhelm Beyen, l'Italien Alcide De Gasperi, le Belge Henri Spaak et les Français Jean Monnet et Robert Schuman.

Ils sont suivis de bien d'autres hommes et femmes aux destins engagés qui ont prôné la réconciliation sur les ruines encore fumantes du conflit mondial et qui ont cru à la construction européenne !

Mais la réconciliation ne va pas de soi : elle implique le pardon réciproque. Ces concepts, il est vrai, ne font pas partie du vocabulaire habituel des politiques. La réconciliation sera toutefois la seule façon d'avancer ensemble sur le chemin d'une paix durable qui sera elle-même la condition de la liberté et du progrès.

Nous le savons, elle sera scellée symboliquement par l'accolade entre les deux grands chefs d'Etat, Konrad Adenauer et Charles de Gaulle dans la Cathédrale de Reims en 1963.

Churchill en rêvait, de Gaulle et Adenauer l'ont fait !

Le questionnement des universitaires japonais se révèle donc pertinent : notre passé, fait de conflits sanglants, ils le connaissent bien et ils savent y faire... mais notre réconciliation rapide pour la construction de l'Europe les interpelle fortement.

Bref, notre Histoire les intéresse !

Du coup, la prestigieuse université nippone de Gakushuin à Tokyo, celle où tous les membres de la famille impériale font leurs études, s'intéresse à l'Université de Strasbourg.

Le choix de Strasbourg, par son président, le professeur Toshikazu Inoue, est clair : il dit qu'à Strasbourg ses étudiants voient l'Europe ! La ville est à côté de l'Allemagne, tout près de la Suisse. Et puis, il y a le Parlement européen, le Conseil de l'Europe, les instances européennes avec Strasbourg comme ville symbole de la réconciliation. Pour le Japon, Strasbourg est l'un des centres politiques importants de l'Europe !

Le Professeur revient ensuite sur l'histoire alsacienne : « L'Alsace a eu une histoire très difficile avec l'Allemagne et maintenant, les deux pays sont amis. Je voudrais que nos étudiants puissent s'imprégner de cette histoire, qu'elle puisse servir d'exemple pour nos relations avec d'autres pays asiatiques. Le Japon a aussi fait beaucoup de guerres, et les relations avec ses voisins restent compliquées, surtout avec la Chine ».

(Interview dans les DNA du 24 mars 2017)

Quel merveilleux constat sur l'Europe de la Paix, fait par un éminent universitaire asiatique !

Depuis 2017, le Japon a mis en place un partenariat avec UNISTRA, l'Université de Strasbourg.

Rencontré en septembre 2019 au C.E.E.J.A. (Centre Européen d'Études Japonaises d'Alsace), le professeur tempère quelque peu son enthousiasme sur l'Europe à cause du Brexit et du développement de la violence dans nos pays...

Mais il reste toutefois séduit par l'Alsace et l'exemplarité de l'Europe ! ■

Gérard Zippert.

*Maire honoraire de Dambach-la-Ville,
Vice-président des Amis du Mémorial Alsace-Moselle.*

Sources :

Sources bibliographiques :

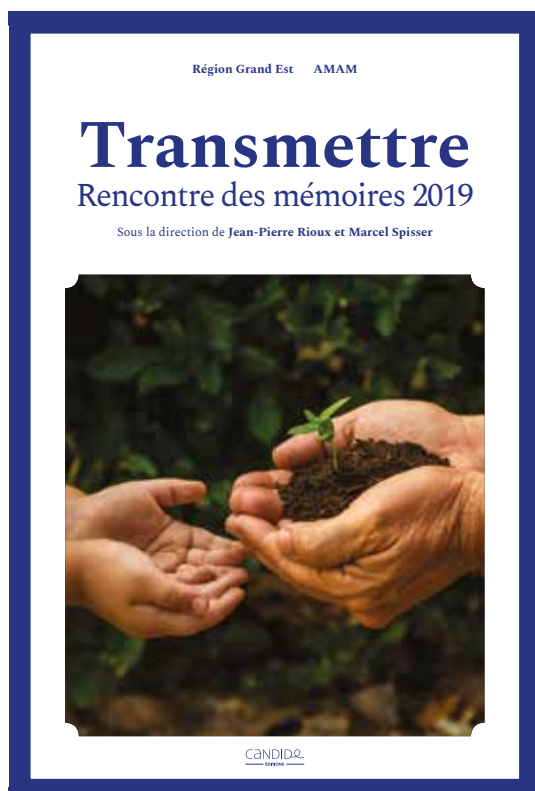
Alsace : la Grande encyclopédie des années de guerre. Éd. La Nuée Bleue 2009.

Publications de J-L VONAU :

- Le procès de Bordeaux. Ed. du Rhin 2003
- Profession bourreau. Struthof, Schirmeck ; Éd. Nuée-Bleue 2013
- Le Gauleiter Wagner, le bourreau de l'Alsace. Éd. Nuée-Bleue 2011
- Articles divers : DNA, l'Ami du Peuple, M. Mengus, Courrier du Mémorial..

Rencontre des Mémoires

**Les Actes de la Rencontre des
Mémoires 2019 sont parus.**



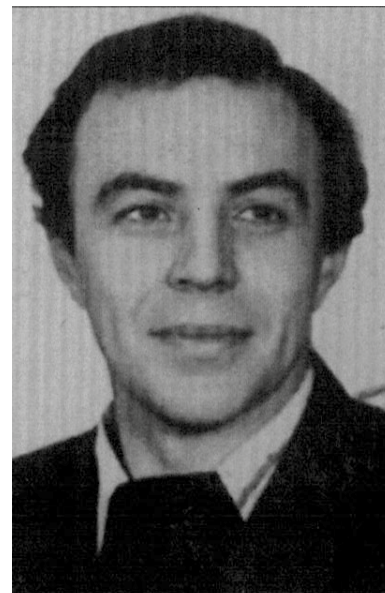
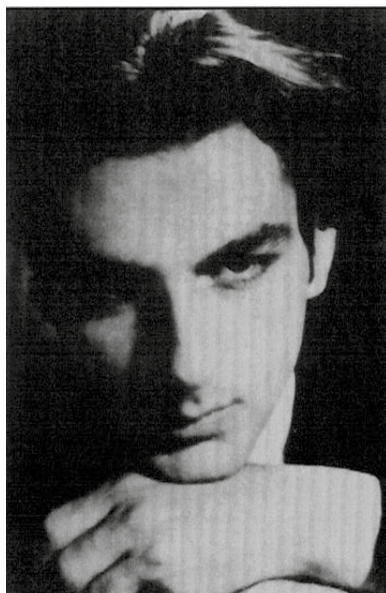
**Commandez le livre - 25€ (port compris)
à Philippe Schuhler
4, rue des Tonneliers
67650 Dambach-la-ville.**

Sommaire

- 8 - Transmettre, pourquoi et comment ?
Jean-Pierre Rioux
- 14 - Ce que nous dit le Centenaire de la Grande Guerre
Joseph Zimet
- 29 - Milou en mai ou l'art d'interloquer
Michel Cieutat
- 40 - L'héritage, un bien comme un autre ?
Anne Gotman
- 53 - L'héritage catholique : seulement un patrimoine ?
Guillaume Cuchet
- 63 - Passé, présent et devenir du patrimoine immatériel
Christian Hottin
- 73 - L'Œuvre Notre-Dame de Strasbourg
Éric Fischer
- 82 - Mémoires plurielles en Champagne
Aurélié Melin
- 85 - L'immatériel et le matériel en Lorraine du fer
Pascal Raggi
- 90 - Une affaire de famille, entre individualisme et outils tactiles
Martine Segalen
- 102 - Instruire, transmettre
Dominique Ottavi
- 119 - Quelle histoire de France enseigner ?
Dominique Borne
- 132 - L'ancien et le nouvel esprit de défense
Monique Castillo
- 143 - L'ambition nationale : vingt remarques
Gil Delannoi
- 153 - Être solidaire
Marie-Claude Blais
- 168 - Le fil des générations
Jean-François Sirinelli
- 176 - La question laïque dans la France contemporaine
Philippe Portier
- 196 - Que sont devenues les Lumières ?
Philippe Raynaud

LE CONVOI XX : MALINES-AUSCHWITZ

La terreur nazie en Belgique (suite)



De gauche à droite : Youra Livchitz, Robert Maïstriaux et Jean Frankelman, trois combattants de la Résistance qui arrêtaient un train transportant des Juifs vers les camps de concentration, ce qui permit à une partie d'entre eux de s'enfuir.

Le convoi XX parti de Malines vers Auschwitz occupe une place tout à fait singulière dans l'histoire de la Déportation des Juifs de Belgique.

Ce transport est particulier à plus d'un titre : il s'agit du seul convoi en Europe menant des déportés juifs vers les chambres à gaz qui ait connu une attaque entreprise dans le but de sauver des détenus.

Le fait est extraordinaire et pour tout dire unique en son genre, et cela le même jour, le 19 avril 1943, que celui de l'insurrection du ghetto de Varsovie. Cette attaque en devient plus symbolique.

Malines 19 avril 1943 : le vingtième convoi est formé.

Le train est composé de quarante wagons à bestiaux et compte 1636 déportés avec autant de femmes, d'enfants et de vieillards que d'hommes valides.

40 hommes armés de la Schutzpolizei font fonction de gardiens, partagés entre un wagon situé après la locomotive et le dernier wagon du train.

Le convoi quitte la Caserne Dossin à 21 heures. Vers 23 heures, le train roule à vitesse réduite dans le tournant entre Boortmeerbeek et Haacht, situé à 15 kilomètres de Malines. C'est là qu'il est attaqué par trois jeunes résistants.

L'instigateur de l'opération est Youri Livschitz, un jeune médecin juif bruxellois. Il est aidé de deux amis belges : Jean Frankelman et Robert Maïstriaux.

Pour arrêter le train, ils ont placé une lampe tempête rouge

sur la voie. Lorsque le machiniste belge aperçoit le signal rouge, il arrête aussitôt le train.

Armé d'un revolver léger, Livschitz saute devant la locomotive afin de l'empêcher de repartir. Ses deux amis se sont placés des deux côtés du train. Le jeune Frankelman, désarmé, est attrapé par un garde allemand mais réussit à se dégager et à s'enfuir. Maïstriaux parvient avec une lampe de poche et une pince à ouvrir un wagon. Il crie aux déportés juifs stupéfaits de sauter du wagon et de s'enfuir dans les champs avoisinants.

Dix sept passagers seulement oseront sauter du wagon. Maïstriaux leur glisse rapidement un peu d'argent dans la main et leur indique la direction de Bruxelles. Ce dernier veut ouvrir un second wagon, mais les gardes allemands ont localisé les trois résistants. Sous le feu des mitraillettes, les trois jeunes héros sont contraints de s'enfuir. Le train se remet en marche. À la frontière allemande, on constate que 236 prisonniers se sont enfuis. Ils ont sauté du train en marche.

S'ils ont pu le faire, c'est grâce au machiniste Albert Simon, à sa courageuse conduite de rouler particulièrement lentement à certains endroits avant le passage de la frontière, et les cheminots furent informés.

Par ailleurs certains passagers avaient subtilisé toute une série d'outils dans les ateliers de la Caserne Dossin et étaient parvenus à les emporter. Pour certains, le saut de la liberté fut mortel. Le long de la voie belge, on trouva le lendemain 26 cadavres, et 90 déportés seront repris par les nazis.



40 wagons à bestiaux pour 1636 déportés



La commémoration du convoi XX en mai 2012

Youri dit Georges Livschitz est arrêté et fusillé le 17 février 1944 au fort de Breendonk comme « otage terroriste ». Après bien des péripéties, Jean Frankelman et Robert Maistriau ont survécu et purent témoigner après la guerre. Jean Frankelman est décédé en 1977 et Robert Maistriau en 2008.

Ils furent tous nommés « Justes parmi les nations ». L'aide aux Juifs émanant tant des résistants que de la population et des personnalités influentes permettra de sauver plus de la moitié des 70.000 Juifs de Belgique. Plus de 25.000 seront malgré tout déportés et seuls 1 200 reviendront des camps. Et parmi les rescapés, on ne compte que 12 enfants de moins de quinze ans.

Il nous incombe de ne pas oublier ces événements tragiques, d'autant plus que dans de nombreux pays nous voyons resurgir le spectre du racisme et de l'antisémitisme. ■

Jean-Michel ROTH
AFMD 67 et AMAM

Je remercie mes amis belges de la caserne Dossin pour les documents et surtout les livres concernant le « Transport XX-Malines-Auschwitz » de Maxime Steinberg et de Laurence Schramm paru en 2008 ainsi que l'ouvrage « L'antichambre d'Auschwitz-Dossin », également du même auteur Laurence Schramm paru en 2016 qui m'ont permis de réaliser cet article.

Les morceaux choisis de Joseph Wimmer

Testament d'un Inspecteur primaire



Joseph Wimmer, sexagénaire, lors de la rédaction de ses mémoires, dans les années 1930.
Archives familiales.

Né français en 1865, Joseph Wimmer passe l'essentiel de sa vie professionnelle dans le Reich de Guillaume II où il exerça successivement les fonctions de professeur au Lehrerseminar (École normale) puis de Kreisschulinspector (inspecteur primaire) ...tout en se déclarant « français et républicain de cœur »

Il nous a laissé le manuscrit de ses Mémoires rédigées début des années 1930 (il est décédé en 1935). On y découvre une intéressante réflexion sur la vocation de l'inspecteur telle qu'il l'a conçue :

« En dehors de la surveillance des écoles, l'inspecteur a bien d'autres obligations, qui me paraissent plus importantes. Avant toute chose il doit être, pour les instituteurs et institutrices, un guide et un exemple. Éducation et instruction sont, comme toute activité humaine, en continu mouvement. Ce que l'inspecteur exige de l'instituteur en matière de connaissances, il doit le savoir lui-même, sans quoi il ne correspond pas à la fonction qu'il revêt. Dans bien des cas, il doit être pour ses subordonnés un auxiliaire et un protecteur. L'instituteur, surtout en milieu rural, n'a pas seulement à faire sa classe, mais à l'ensemble de la population. IL est souvent secrétaire de mairie et organiste et se situe, à

ce titre, dans une relation étroite avec le maire et le curé, si bien que des difficultés peuvent en surgir, cela tombe sous le sens ; il lui incombe par conséquent de prendre des responsabilités qui exigent tact et sagesse en même temps qu'elles doivent s'inspirer d'un profond sentiment de justice. L'inspecteur doit agir en faveur de ses instituteurs et institutrices où et quand il le peut ; mais il ne doit pas aller jusqu'à transformer le droit en injustice car, en fin de compte, il est là, comme tout fonctionnaire, pour la population et non la population pour lui. Enfin, il doit, à l'occasion, être un consolateur, prêt à partager peines et joies avec ses subordonnés et leurs familles et se comporter en ami sincère. Il est clair que cela suppose une certaine réserve, sans quoi l'un ou l'autre se sentirait déconsidéré et, pour un supérieur, la pire des accusations est celle de la partialité ». ■

Joseph Wimmer

D'après l'annuaire de la société d'histoire et d'archéologie de Molsheim. 2019

Directeur de la publication : Marcel Spisser.

Coordination : Monique Klipfel, Claude Mitschi, Philippe Schuhler et Gérard Zippert.

Rédaction : René Barchi, Mireille Biret, Léon Breitel, Guy Coyard, Odile Kammerer, Raymond Kriegel, Claude Mitschi, Laurent Pfaadt, Jean-Michel Roth, Catherine et François Schunck, Marcel Spisser, Alfred Whahl, Joseph Wimmer et Gérard Zippert.

Réalisation : CANDIDOL

Impression : Gyss / Photos : D.R.
Dépôt légal : avril 2020
N° ISSN 2678-0119

© Tous droits de reproduction réservés.

AMAM
Président Marcel Spisser
Trésorier Philippe Schuhler
amam.schirmeck@laposte.net

www.memorial-alsace-moselle.com

L'AMAM est soutenue par :



et les 260 communes adhérentes

Appel à adhésion

L'Association des Amis du Mémorial de l'Alsace Moselle (AMAM) a besoin du plus grand nombre, élus, anciens combattants ou témoins, artistes, universitaires, enseignants, acteurs économiques, simples citoyens, pour donner au Mémorial son assise populaire, pour le promouvoir et en faire un lieu de Mémoire régionale, d'histoire générale, de sens et de pédagogie.

Adhère à l'AMAM en photocopiant (si possible) le bulletin ci-dessous et en l'envoyant à : Marcel Spisser / 46, rue de Ribeauvillé / 67100 Strasbourg / spissercatherine@aol.com

NOM PRÉNOM

ASSOCIATION ou COMMUNE

ADRESSE

CP VILLE

TÉL..... EMAIL.....

Adhère à l'AMAM et vous envoie la cotisation de €

à le signature

Cotisations : 25€ pour les personnes physiques
20€ pour les établissements scolaires
30€ pour les associations de moins de 200 membres et les communes de moins de 600 habitants
60€ pour les associations de plus de 200 membres et les communes de 601 à 1 000 habitants
100€ pour les communes et les communautés de communes de 1 001 à 5 000 habitants
200€ pour les communes et les communautés de communes de 5 001 à 10 000 habitants
300€ pour les communes et les communautés de communes de plus de 10 000 habitants